

LE 18^E DU MOIS

UN NOËL DIFFÉRENT, ÇA VOUS TENTE ?

► P. 2-4

FOOT AUTO-ARBITRÉ

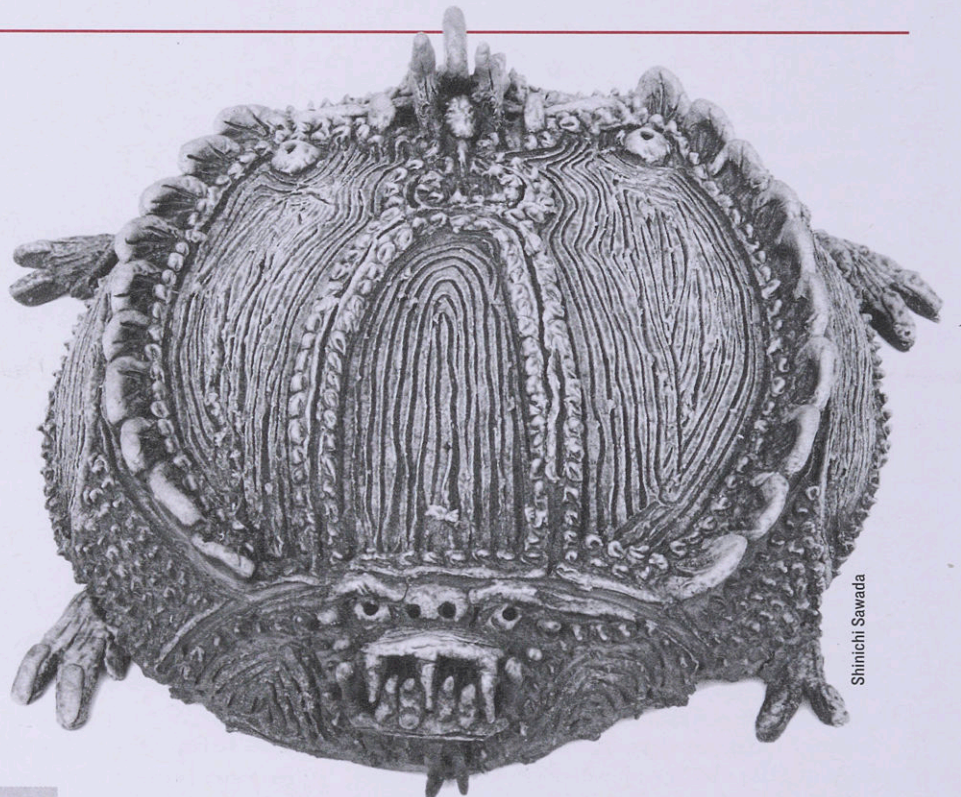
Moins onéreuses, plus simples à organiser, ces rencontres de foot joué à sept se multiplient.

► P. 6

FGO-BARBARA & TROIS BAUETS

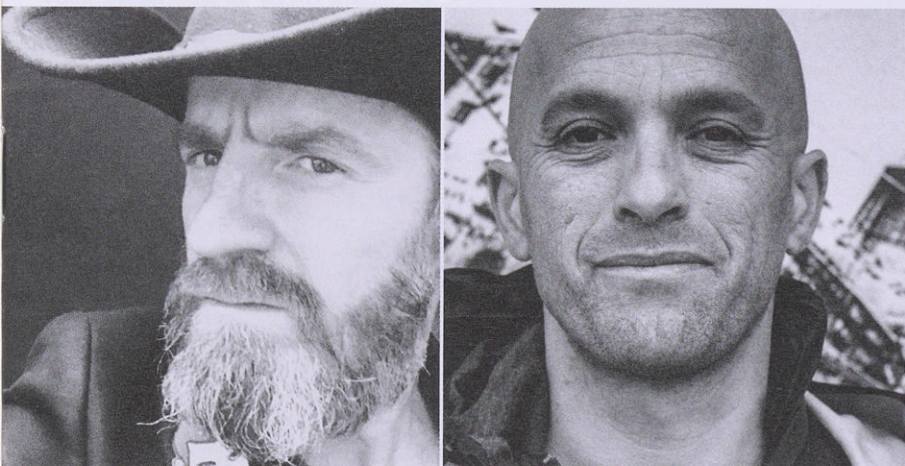
DEUX ARTISTES SINGULIERS PRENNENT LEURS QUARTIERS

► P. 12-13



JAPONISMES À LA HALLE SAINT-PIERRE

► P. 21



LA VIE DU 18^E ► P. 6

Vinyles :
l'étonnante résistance
du microsillon

LA VIE DU 18^E ► P. 9

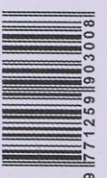
Quatre écoles
ouvrent leurs classes
aux parents

LA GOUTTE D'OR ► P. 11

Rue Dejean : la Ville
et l'État définitivement
condamnés

LA CHAPELLE ► P. 17

Incivilités au guichet :
premier geste
pour les postiers



DI BI JO 32713

NOËL AUTREMENT... ALTERNATIVES À LA TRADITION

Noël est souvent synonyme de surconsommation : repas, décors de fêtes, cadeaux, tenues de soirées. Les euros volent et le gaspillage plane. Cette année, Le 18^e du mois vous propose d'autres façons de marquer ce moment de l'année. Nous avons donc recueilli les témoignages d'habitants qui privilégient les cadeaux immatériels à la dernière console de jeu, la retraite en méditation à la débauche de calories, ou l'action solidaire au cocon familial. Nous proposons aussi une sélection d'associations en recherche de bénévoles pour la période des fêtes. Et pour ceux qui veulent maintenir la tradition de l'objet cadeau, un guide des marchés de Noël privilégiant les produits locaux ou écologiques, les créations à petit prix, le fait-main ou le recyclé.

JUSTINE OFFRIR DE BONNS MOMENTS PLUTÔT QUE DES OBJETS

Pour le repas de Noël, il y aura des fallafels aux légumes faits maison, puis des lasagnes épinards/chèvre frais, une vraie tuerie ! » s'exclame Justine, jolie brune aux grands yeux bleus. « Un repas partagé en famille à Quimper, qui se terminera par un fondant au chocolat, dont mon frère a le secret, » précise la jeune bretonne de 26 ans, résidant rue des Poissonniers depuis deux ans. « Car on n'est pas sectaire, on ne renonce pas au chocolat, même si on essaie toujours de privilégier le local. » Voilà, en ce qui concerne les agapes dans la famille Kerouantou. Quid des cadeaux ? Offrir de « bons moments à partager » plutôt que des objets venus on ne sait d'où, ainsi pourraient se résumer les choix de Justine. Des spectacles de marionnettes ou de concerts, des journées dans les parcs, des nuits dans les arbres pour les plus jeunes et leurs parents éventuellement. « Ou encore des cours, des formations » poursuit la jeune femme, comme le stage de coutellerie que je vais offrir à l'un de mes frères ; un stage proposé par l'association Les talents d'Alphonse qui met en relation avec des personnes qui ont une expérience dans tel ou tel domaine. » Ne pas oublier les librairies solidaires ou associations comme Emmaüs si l'on veut offrir un livre. Ou des objets faits main, comme les écharpes tricotées l'an dernier par Justine. La jeune femme qui s'est lancé le défi « rien de neuf en 2018 » le reconnaît : cette pratique n'est guère appréciée des enfants et ados, habitués à recevoir moult cadeaux « conventionnels » et elle va devoir se creuser la cervelle pour faire plaisir à sa petite belle-sœur de douze ans. Mais c'est stimulant, ne rien acheter de neuf, ça oblige à être inventif. En tous cas, elle emballera ses cadeaux de douces étoffes, selon l'art japonais du furoshiki. Des tissus que l'on peut réutiliser en bandeau ou foulard. « Et avec le marché Saint-Pierre, on est bien placé pour trouver de jolis coupons pas chers. » ●

BRIGITTE BATONNIER



Jean-Claude N'Dyale

FÊTES SOLIDAIRES

ILS ONT BESOIN DE VOUS !

Les fêtes de fin d'année peuvent rimer avec solidarité, que ce soit en donnant de son temps, ou matériellement. La plupart des associations ont évidemment prévu cette période à l'avance et leurs équipes de bénévoles sont rôdées. Mais quelques structures locales peuvent encore avoir besoin de votre aide en cette période. PAR LÉO LEROY

AIDER LES RÉFUGIÉS PENDANT L'HIVER

La paroisse Saint-Denis de La Chapelle (lire notre article p. 16) cherche des bénévoles pour l'organisation de son repas de Noël (dont la date n'est pas encore arrêtée). 01 46 07 35 52

DONNER SES JOUETS

La Maison Verte organise, jusqu'au 13 décembre, une collecte de jouets afin de les offrir aux enfants qu'elle accompagne scolairement, lors du réveillon organisé pour ces derniers. Les jouets et jeux doivent être en bon état et destinés à des enfants et adolescents âgés de 0 à 15 ans. Vêtements et chaussures pour les ados sont aussi les bienvenus. Les dons sont à déposer en journée, du lundi au jeudi, dans les locaux du 127 rue Marcadet. 01 42 54 61 25 / contact@lamaisonverte.org

CONTRIBUER AU NOËL DES HABITANTS DE LA GOUTTE D'OR

Créé à l'initiative de plusieurs structures de la Goutte d'Or, le Square de Noël a pour objectif d'offrir un après-midi convivial aux habitants du quartier. L'événement a lieu le samedi 15 décembre, au square Léon, avec au programme plusieurs animations pour les enfants, du sport, des spectacles et une soupe participative. Des bénévoles sont requis pour installer les stands, orienter le public et co-animer des ateliers. 01 53 09 99 56 / contact@gouttedor-et-vous.org

AIDER LES RÉFUGIÉS PENDANT L'HIVER (BIS)

À partir du 3 décembre, la paroisse Saint-Bernard de La Chapelle ouvre un accueil destiné aux réfugiés et demandeurs d'asile au 6 rue Saint-Luc. Tous les jours, en plus de l'hébergement, elle leur

CHÈRES ILLUMINATIONS

Dès la mi-novembre, les illuminations de Noël sont de retour dans nos rues, censées participer à la « magie » des fêtes de fin d'année et procurer un « enchantement » généralisé. Suspendues très en amont, elles pendouillent tristement, attendant d'être éclairées, car leur domaine, c'est la nuit ! Puis, ce sera parti pour deux ou trois mois, à voir le pavé « égayé » par ces décorations standardisées où l'étoile et le flocon sont rois. Foin des décorations, guirlandes et autres ornements, il s'agit d'illuminations et l'office du tourisme de Paris propose même une « visite d'1 h 30 dans un bus à ciel ouvert » pour la modique somme de 27 euros ! Certes, on offre une boisson chaude et de quoi se couvrir, mais on l'aura compris, c'est une vaste mise en scène de la ville, de ses rues commerçantes, pour renforcer le spectacle de la consommation. Il paraît que cela fait vendre plus. À l'heure où le changement climatique inquiète, où l'appel aux transitions écologiques individuelles et collectives se fait

pressant et devient partagé, est-ce nécessaire de dépenser 700 000 euros (tout Paris) pour installer ces dispositifs ? Car les associations de commerçants sont subventionnées par la ville pour ces opérations. Et certaines boutiques, qui se sentent peu ou prou obligées de participer, se plaignent du peu de transparence sur le coût réel de l'opération. On objectera que maintenant ce sont des leds « qui ne consomment pratiquement rien », mais doit-on pour autant jeter l'énergie aux quatre vents et faire tourner les centrales au moment même (les soirs d'hiver) où la demande d'électricité est la plus forte ? Et sous prétexte du bas coût, chaque année ce sont de nouvelles rues qui sont équipées. Alors certes, la dépense est moins importante qu'auparavant, la plupart s'éteignent au plus fort de la nuit, et elles doivent respecter un nombre de jours de mise en service, mais, de novembre à février (souvent), ne pourrait-on pas alléger leur présence ? ●

DANIELLE FOURNIER

NOËL SE RECYCLE

Habituée des ateliers promouvant la réutilisation des objets, la Maison du zéro déchet organise une journée en faveur d'un Noël éco-responsable.

La Maison du zéro déchet propose d'apprendre à préparer son Noël zéro déchet. En accord avec son crédo, l'organisation souhaite inciter chaque individu à célébrer l'événement avec les moyens du bord. Elle consacrera donc, le 8 décembre, une journée portes ouvertes à défendre l'idée que les célébrations de fin d'année peuvent être moins génératrices de déchets et tout aussi chaleureuses. L'opération est organisée pour la deuxième année consécutive.

Proposer des astuces

Au cours de cette journée, la Maison présentera plusieurs ateliers en fonction des idées créatives des bénévoles. Toutes sortes d'objets seront réutilisés pour, par exemple, fabriquer un sapin. « On a notamment récupéré une caisse chez le fromager du coin, » explique Marie Guérin, bénévole.

Le programme n'est pas encore arrêté, mais l'objectif consiste à remettre en cause les pratiques de chacun lors des fêtes de Noël. À travers cette journée et les ateliers qui la meublent, la Maison du

SOPHIE PARTAGER AVEC LES PETITS FRÈRES DES PAUVRES

Mon image de Noël, c'est la fête de tout de monde. Chacun doit recevoir un cadeau, mais précisément certains reçoivent trop et d'autres rien », déclare Sophie, parisienne depuis vingt ans et installée depuis quatre ans dans le 18^e. C'est cette pléthore, cette débauche consumériste et le côté parfois factice de la fête qui faisait fuir la quarantenaire. Elle préférerait partir en voyage en cette période plutôt que de célébrer Noël à Grenoble dans une famille aimante au milieu de parents, frères et sœurs, neveux et nièces. Cette année, Sophie reste à Paris et s'engage dans un Noël solidaire. « J'ai décidé de le passer auprès de ceux qui vivent une grande solitude. » Elle a pris contact avec Benenova, une association qui permet de « s'engager à la carte » pour une action précise et déterminée dans le temps. Le contact n'a pas abouti. Sophie le comprend : c'est difficile pour les associations de trouver des personnes solides et efficaces, partageant leurs valeurs. Finalement c'est avec Les petits frères des pauvres qu'elle passera Noël. « J'ai eu une longue conversation téléphonique avec une responsable de l'association ; elle procède à une véritable gestion des ressources humaines. Sans doute que mon engagement auprès de chômeurs et de familles Rom a joué en ma faveur. » Pour le réveillon, Sophie ira porter des colis à ceux qui ne peuvent pas se déplacer. À leur domicile, à l'hôpital ou encore dans un établissement hébergeant des personnes âgées, elle ne le sait pas encore, cela dépendra des besoins et des contingences d'organisation. « Le lendemain, je serai convive parmi les convives invités des Petits frères dans l'un des grands restaurants parisiens où - et avec lequel - l'association organise le repas de Noël. Je me réjouis qu'un tel restaurant accueille des personnes qui ne peuvent en temps ordinaire s'y rendre, cela les met à l'honneur. Et les aide à rompre l'isolement qui n'est pas lié qu'à l'âge, mais aussi à la façon dont certains sont désocialisés. » ●

BB

zéro déchet met en pratique l'idée qu'il est possible de faire « avec ce que l'on a déjà » assure Marie Guérin. Noël étant une période où les déchets prospèrent, les bénévoles ont à cœur de prouver que l'on peut consommer moins sans bousculer les traditions.

Manger zéro déchet

Un projet attire particulièrement l'attention, celui de réaliser un « menu zéro déchet » et un atelier cuisine. Le menu contiendra évidemment des produits de saison. Les plats utiliseront « chaque partie de chaque aliment » d'après Marie Guérin. À titre d'exemple, « les épluchures de patates douces » peuvent servir à confectionner des chips. La Maison du zéro déchet compte sur ses bénévoles pour proposer des astuces en vue de préparer des plats maison avec des produits issus d'une agriculture éco-responsable. Il s'agit de donner des pistes à tous ceux qui participent à cet événement.

L'an passé déjà, de nombreuses idées avaient émergé de cet événement. On se souvient entre autres de l'atelier de fabrication de bougies. Cette journée a vocation à s'adresser à tous. En décembre 2017, un atelier à l'attention des enfants permettait de préparer des cartes de vœux. Les bénévoles peuvent s'appuyer sur leur expérience acquise l'année dernière en vue de cette nouvelle édition. La Maison appelle à l'imagination de ses bénévoles afin de surprendre les participants grâce à de nouvelles astuces. ●

RAPHAËL BLIN

Le 8 décembre à partir de 10 h à la Maison du zéro déchet, 3 rue Charles Nodier, 09 86 54 38 88.

LAURENCE PRATIQUER LE YOGA

Le charme de Noël, ça n'opère que tant que les enfants croient au Père Noël. Après ce n'est que folie consumériste, » sourit Laurence, habitante du 18^e depuis près de vingt ans. C'est pour fuir ce bazar que Laurence est partie à plusieurs reprises en retraite de méditation bouddhiste, précisément entre le 22 décembre et le 2 janvier. « Pas besoin d'aller au bout du monde, c'était en Bourgogne et j'étais libre, mes filles passant Noël chez leur papa, dont je suis séparée. J'aime la philosophie bouddhiste ; j'éprouve un sentiment de plénitude, décuplé sans doute par le fait de s'extraire de toute cette agitation de fin d'année, » s'amuse-t-elle. Des retraites si longues, Laurence n'a pu en faire chaque année ; parfois elles ne duraient que trois jours entre Noël et Jour de l'an par exemple. Dans ce cas, Laurence participait à des maraudes dans la nuit du 24 ou 25 avec diverses associations. Cette année, elle pratiquera le pranayama (contrôle du souffle) dans un stage de yoga organisé à Paris du 24 au 28 décembre. « C'est formidable de se lever frais et guilleret le matin de Noël, pas embué par les vapeurs du réveillon, de voir la ville belle devant vous et de se dire "je vais faire du yoga, loin de toute agitation". » Laurence, la petite cinquantaine, se projette dans un avenir plus ou moins proche : « Si j'ai des petits-enfants un jour, je reviendrai peut-être à un Noël traditionnel, jusqu'à ce qu'ils ne croient plus au petit papa Noël. » ■

B.B.



Du 1^{er} au 19 décembre, outre les dons d'argent, le Secours populaire appelle également aux dons de jouets neufs pour l'opération Les pères Noël verts. secourspopulaire.fr/peres-noel-verts
Antenne Ramey 01 53 41 39 39.

MARCHÉS DE NOËL

DES CADEAUX BIEN PENSÉS

Si vous souhaitez faire des cadeaux en conscience, nous vous proposons une sélection de marchés de Noël qui proposent des présents locaux, à petits prix, respectueux pour la planète ou solidaires.

PAR ANNIE KATZ

ARTISTIQUE ET LOCAL

■ Vous aimez les bijoux, peintures et dessins, photos, objets lumineux, céramiques, sculptures, gravures, créations textiles... ? Des artistes et créateurs locaux vous proposent leurs œuvres pendant le marché de Noël des Portes d'Or.

Week-ends des 8-9 et 15-16 décembre, de 14 h à 20 h.
Six lieux d'exposition vous sont ouverts : la Cave de Don Doudine, 16 rue Myrha, One planet, 38 rue Myrha, l'Atelier Bruno Pascal, 11 rue Richomme, les Xéroglyphes, 19 rue Cavé, l'Echomusée, 21 rue Cavé et les Enfants de la Goutte D'Or, 25 rue de Chartres (uniquement le premier week-end).

■ Au Shakirail dans le quartier de La Chapelle, les artistes et artisans du collectif Curry Vavart vous invitent à découvrir là aussi, bijoux, bois, mosaïque, illustrations, et des petits plus : restauration maison et bar chaleureux et un concert festif de L'Air de Rien, « chansons françaises bricolées à la main sur instruments en bois ».

Les dimanches 9 et 16 décembre, de 12 h à 20 h
Le Shakirail, 72 rue Riquet.

■ Petits prix – petits formats (de 3 à 300 €), l'Echomusée organise, du 7 décembre au 6 janvier, la 21^e édition de l'Écho de Noël - Artistes en fête. Au programme : artistes et artisans présentent leurs créations et plusieurs événements (musique, poésie...) ponctueront cette exposition collective.

Du vendredi 7 décembre (vernissage à partir de 18 h 30) au samedi 6 janvier 2019. Ouvert du mardi au dimanche, de 14 h à 19 h.
Echomusée, 21 rue Cavé.

■ Enfin, l'occasion de découvrir et soutenir la créativité locale : un marché 100 % « made in 18^e », une sélection de mode, déco, bijoux, gourmandises, papeterie, etc, avec le concours de Montmartre Addict. Parmi ces créateurs, notre illustratrice Capucine Léonard-Matta présente ses « portraits » de façades du 18^e (tirages d'art numérotés à 50 €, dessins originaux à 300 €). Elle les réalise aussi sur commande pour les particuliers ou les commerces, avec service de cartes de visite (lire aussi p.9 sur l'agenda).

Dimanche 16 décembre, de 12 h à 20 h, Le Hasard ludique, 128 avenue de Saint-Ouen.

SOLIDAIRE

■ Pour un marché de Noël plus solidaire, rendez-vous au centre d'hébergement d'Emmaüs Solidarité pour cette deuxième édition : créations solidaires, concerts, animations, biscuits, boissons chaudes.

Samedi 8 décembre, à partir de 14 h, Centre Emmaüs, 4bis rue Coustou

ETHIQUE

■ Avec Low Carbon France, on pourra faire des achats raisonnés, avec des produits locaux, faits-mains, recyclés, bio, zéro-déchet ou encore vegan. Faire plaisir à ses proches tout en se souciant de notre planète, c'est possible !

Dimanche 9 décembre de 12 h à 20 h, Le Hasard ludique, 128 avenue de Saint-Ouen.

■ Dans le même esprit, les créateurs textiles d'Une autre mode est possible (UAMEP) investiront les quais un week-end entier pour présenter le savoir-faire et l'artisanat du monde et des vêtements éco-conçus. Des cadeaux respectueux de l'homme et de la planète !

Week-end du 8-9 décembre, de 10 h à 19 h, La Recyclerie, 83 bd Ornano.

ECO-RESPONSABLE

■ Plantes et produits locaux qui respectent la planète pour la première édition de Ta mère nature.

Week-end du 1-2 décembre, de 10 h à 19 h, La Recyclerie, 83 bd Ornano.
La Recyclerie, 83 bd Ornano.

LE 18^e DU MOIS

Le 18^e du mois est un journal d'information sur le 18^e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale.

Il est édité par l'association des Amis du 18^e du mois.

ISSN 1259-903

Numéro de commission paritaire
1022 G 82213

Ont collaboré à ce numéro

Rédaction : Stéphane Bardin, Brigitte Batonnier, Thomas Blanda, Raphaël Blin, Dominique Boutel, Sylvie Chatelin, Samuel Cincinnatus, Daniel Conrod, Dominique Delpirou, Marie-Odile Fargier, Florianne Finet, Danielle Fournier, Jacqueline Gamblin, Miren Garaicoechea, Annie Katz, Hajer Khader Bizri, Maryse Le Bras, Léo Leroy, Jacky Libaud, Monique Loubeski, Patrick Mallet, Catherine Masson, Sandra Mignot, Claire Rosenberg, Sophie Roux.

Photographies et illustrations :
Séverine Bourguignon,
Claire Gaby, Pascaline Lemoigne,

Capucine Léonard-Matta,
Jean-Claude N'Diaye, Thierry Nectoux,
Brigitte Postec, Abdul Saboorjan.

Rédaction en chef :
Sandra Mignot avec Annie Katz, adjointe.

Graphisme original : Pilote Paris

Maquette : Sara Iskander

Bureau de l'association :
Anne Bayley, présidente,
Annie Katz, vice-présidente,
Patrick Mallet, secrétaire,
Catherine Masson, trésorière.

Réseaux sociaux : Sophie Roux

Responsable de la distribution :

Anne Bayley

Responsable des abonnements :

Martine Souloumiac

Responsable de la mise sous pli :

Marika Hubert

Directrice de la publication :

Anne Bayley

Fondateurs :

Marie-Pierre Larrivé, Noël Monier
et Jean-Yves Rognant.

Imprimé sur papier recyclé par :

Promoprint, 79 rue Marcadet,
75018 Paris

LE 18^e DU MOIS

76 rue Marcadet

75018 Paris

tél. : 01 42 59 34 10

18dumois@gmail.com

www.18dumois.info

FACEBOOK / LE 18^e DU MOIS
TWITTER / @LE18EDUMOIS

CLICHÉ N'EST PAS JOUER

Depuis le printemps 2017 et la pétition concernant la situation des femmes place de La Chapelle¹, la presse nationale n'en finit pas de fantasmer ou de stigmatiser un 18^e populaire, tiers-mondisé ou folklorisé. PAR DANIEL CONROD

D'exercice journalistique ordinaire, le traitement médiatique des secteurs Barbès, Stalingrad, porte et place de La Chapelle, et Pajol² est passé au statut de marronnier. On entend, par ce terme professionnel entré dans le langage courant, un sujet de société devenu récurrent, sinon systématique, avec sa mise en scène, ses personnages, toujours un peu les mêmes, leurs témoignages, ses descriptions, leurs raccourcis, leurs intrications, ses routines, ses lieux fétiches, ses clichés, les représentations sociales dont il devient le porte-voix ou la voiture-balai, son idéologie...

Entendons-nous bien, marronnier ne veut pas dire ici qu'il ne se passe rien de particulier dans ces différentes parties du 18^e est. Par bien des points de vue, le réel mis à cru y tranche plus qu'ailleurs, il s'y impose, erratique en apparence, explosif quelquefois, toujours insaisissable. Il fait partie, ce réel, de ce que les habitants de ces quartiers expérimentent d'une manière ou d'une autre, au quotidien, même si cela n'épuise pas – loin s'en faut – l'entière réalité de ce quotidien : en l'occurrence, la drogue et ses trafics, la concentration des migrants, la densification de l'habitat, la concurrence des usages urbains et des populations, la bétonisation, la communautarisation insidieuse du logement social, la petite et moyenne délinquance, l'uniformisation et la dégradation des commerces, la concentration en des espaces relativement circonscrits d'à peu près toutes les sortes de misère. Soit un ensemble de situations hors normes dont l'accumulation finit par constituer une matrice à récits idéale pour les médias. Nul autre endroit de Paris, à l'exception de la partie limitrophe du 19^e, ne leur offre cet envers de la gentrification de la capitale, de sa mondialisation heureuse : en somme, un véritable con-

tre-récit social. Ainsi naquirent au XIX^e siècle les romans populaires ou un peu plus tard les romans photographiques.

Pour ne mentionner que ces dernières semaines, on retiendra à titre d'exemples plusieurs articles du *Parisien*, remettant sur le métier quelques-unes des réalités évoquées

le plus souvent, la même signature. À leur lecture, on y devine un monde univoque enfermé à l'intérieur d'un triangle bermudien délimité par le métro Barbès, la place de La Chapelle et la porte de La Chapelle et dans lequel se débattent et s'opposent, d'un côté les blancs et les femmes, et de l'autre les migrants, les vendeurs à la sauvette, les délinquants et autres gens de couleur, tous uniformément rangés sous une catégorie unique, tous assignés, tous peu ou prou essentialisés.

Dans un genre tout à fait différent, *Le Monde* publiait dans son édition du 16 novembre dernier un reportage étrangement confus intitulé, « *Barbès, carrefour des combines* », illustré par un dessin digne des plus grands romans photographiques des années cinquante. Cliché parmi les clichés, le carrefour

Barbès y est magnifié, non sans une pointe de nostalgie, comme un haut lieu des marges et de la délinquance. On y voit une « *bouche de métro cracher des fournées de voyageurs* », tout un « *magma humain* » que traversent des « *gueules patibulaires* » aux « *prémolaires qui manquent* » Par

dessus ce chaos, un seul être humain de chair, de cœur et de parole se détache, le kiosquier, campé ici en maître-récitant de la débâcle humaine, comme si par exemple un jeune Algérien revendeur de cigarettes était incapable de dire quoi que ce soit de ce carrefour où il passe lui aussi ses journées.

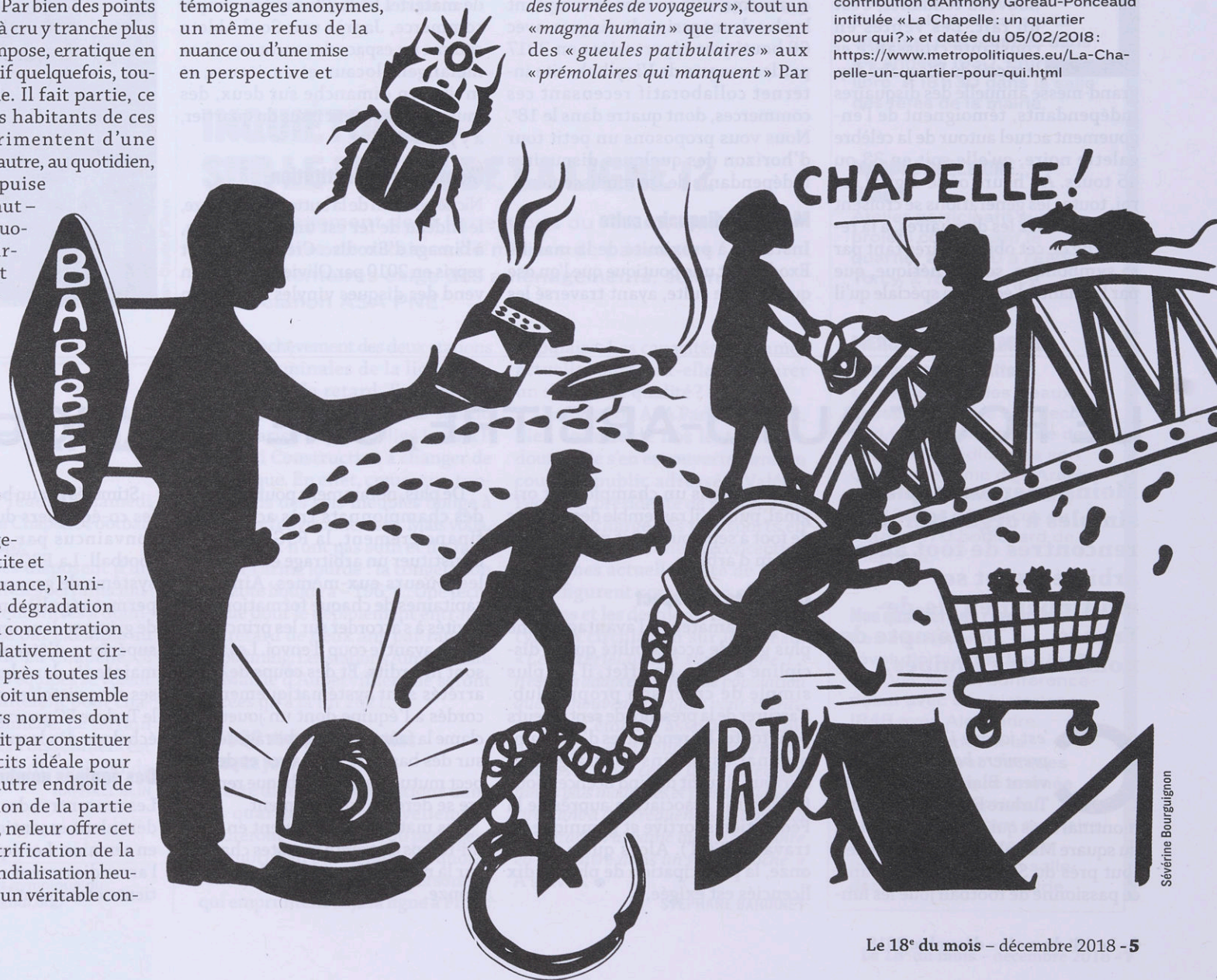
Avec *Le Parisien*, on fait dans le catastrophisme propre à inquiéter le retraité et le commerçant, avec *Le Monde*, dans l'exotisme qu'inspirent aux élites les marges livrées comme toujours à leurs plus bas instincts. C'est que ce 18^e-là se vend parce qu'il en est venu à représenter et incarner la misère et, bien davantage que le peuple devenu introuvable, « *un en-deça du peuple* », ce « *magma indistinct aux mines patibulaires* » composé de sans nom et de sans corps. Le verbe stigmatiser n'a pas d'autre sens. ●

1. Lire le dossier que *Le 18^e* du mois de juin 2017 a consacré à la pétition et à son traitement médiatique.

2. Lire à ce sujet sur le site [metropolitiques.eu](https://www.metropolitiques.eu/La-Chapelle-un-quartier-pour-qui.html) la remarquable contribution d'Anthony Goreau-Ponceaud intitulée « *La Chapelle : un quartier pour qui ?* » et datée du 05/02/2018 : <https://www.metropolitiques.eu/La-Chapelle-un-quartier-pour-qui.html>

Nul autre endroit de Paris n'offre cet envers de la gentrification de la capitale.

plus haut, les ressasant avec une même prédilection pour les mots enfer et infernal, les mêmes confusions entre lieux et situations, les mêmes témoignages anonymes, un même refus de la nuance ou d'une mise en perspective et



UNE VILLE, DES VINYLES

Longtemps oublié par le grand public mais jamais abandonné par les passionnés, le disque vinyle fait son grand retour ces dernières années.



Vente, réparation, concert live... Jaurès, ici devant sa boutique Soul Ableta, crée du lien entre les musiques et les hommes.

Le disque vinyle est de nouveau tendance, c'est un fait. Les ventes en constante croissance et le succès du Disquaire day, grand-messe annuelle des disquaires indépendants, témoignent de l'engouement actuel autour de la célèbre galette noire, qu'elle soit en 33 ou 45 tours. À l'heure où le digital est roi, toutes les générations se croisent pourtant chez les disquaires, à la recherche de cet objet, attirés tant par sa symbolique, son esthétique, que par la qualité d'écoute si spéciale qu'il

procure. Et justement, Paris serait la quatrième ville au monde comptant le plus de magasins de disques, avec 66 boutiques répertoriées en 2017 par les usagers de Vinylhub, site internet collaboratif recensant ces commerces, dont quatre dans le 18^e. Nous vous proposons un petit tour d'horizon des quelques disquaires indépendants de l'arrondissement.

Mairie : le disquaire culte

Installée à proximité de la mairie, Exodisc est une boutique que l'on ose qualifier de culte, ayant traversé les

âges, des années 80 à aujourd'hui, grâce à l'insatiable soif de découverte dont les gérants fusionnels, Dominique et Larry, font preuve. Un éclectisme assumé, des albums légendaires aux nouveautés sorties par des labels indépendants, qui se reflète dans leurs bacs, où se côtoient neuf et occasion. Ici, les clients viennent autant pour recevoir leur « ordonnance musicale », que pour faire part de leurs récentes trouvailles aux propriétaires, toujours ouverts à une bonne discussion.

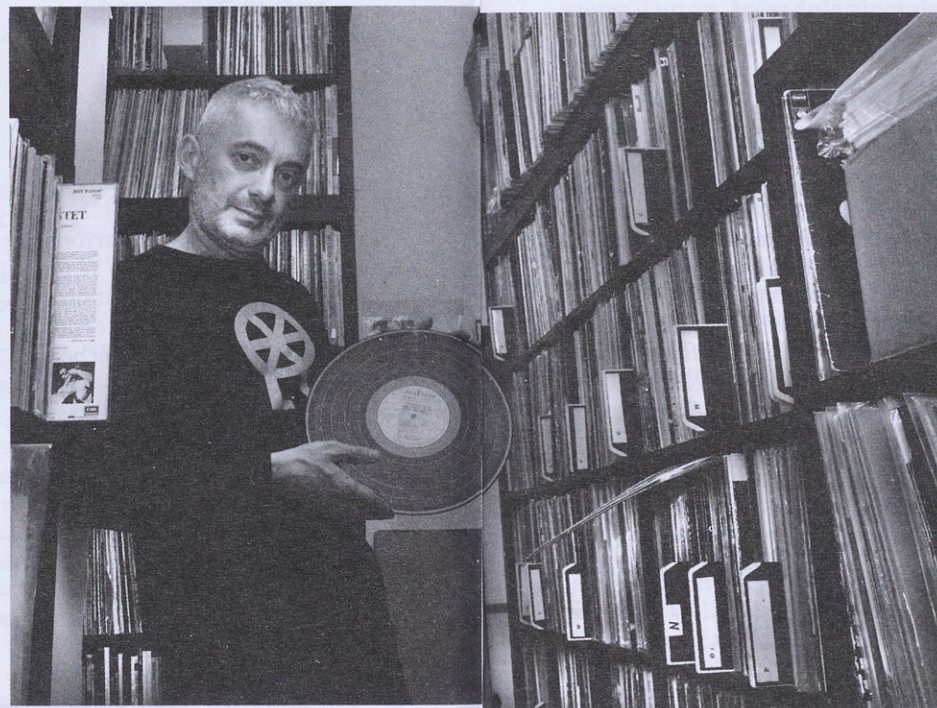
Goutte d'Or : du local au global

À la Goutte d'Or, on retrouve Soul Ableta, la boutique de Jaurès, une figure du quartier. Après avoir écumé les marchés et conventions pendant près de dix ans, ce personnage, passionné et passionnant, a franchi le pas en ouvrant sa boutique l'an dernier. Attaché à « ce qui a de l'âme », Jaurès propose un choix de vinyles hétéroclite, avec aussi bien du jazz, du hip hop, de la musique des Antilles, que du classique, le tout très majoritairement en seconde main. En sus, Jaurès fait également de la vente et de la réparation de platine vinyle et de matériel hi-fi. Plus qu'un simple commerce, Jaurès voit Soul Ableta comme un espace de rencontre, où se mélangent locaux et amateurs, et invite, un dimanche sur deux, des musiciens, souvent issus du quartier, à y jouer en live.

Montmartre : l'institution

Niché non loin de la butte Montmartre, le Rideau de fer est une institution, à l'image d'Exodisc. Créé en 1984, et repris en 2010 par Olivier, le magasin vend des disques vinyles d'occasion

dont le prix oscille en moyenne entre 8 et 10 €. L'opportunité de faire de belles découvertes sans se ruiner. Et là encore, il y en a pour tous les goûts avec une sélection de vinyles large et exigeante, à dominante rock, sous toutes ses déclinaisons, mais aussi des musiques diverses du monde entier, dont un fameux bac australien, qui fait la fierté du gérant. Habitant du quartier depuis de longues années, Olivier considère le Rideau de fer comme un « commerce de proximité », où « les gens viennent comme ils le feraient chez le boulanger ». Certains venant même parfois de très loin pour trouver les pépites musicales qui font la renommée de l'établissement.



Jean-Claude N'Diaye

La Chapelle : musiques électroniques à gogo

Pour finir ce tour, direction le quartier de La Chapelle, où, non loin de la Halle Pajol, se situe Te lubesc Records & Sapology, qui, depuis quatre ans, fait, comme son nom l'indique, dans les disques et les vêtements vintage. Ici, place aux musiques électroniques, telles que la house, la techno ou encore la minimale, avec des galettes chinées en Europe et au-delà. Des classiques jazz ou rock trouvent aussi leur place dans ce magasin à l'atmosphère rétro-futuriste. Te lubesc Records c'est aussi un label, une webradio, et des DJ sets organisés régulièrement dans la boutique. ●

LÉO LEROY



Jean-Claude N'Diaye

À l'Exodisc, boutique culte depuis les années 80, Dominique et Larry partagent un amour du vinyle qui dure encore et toujours.

Ci-contre : Chez Olivier (Le Rideau de fer), il y a toujours une bonne galette à déguster.

Exodisc,
70 rue du Mont Cenis
Le Rideau de fer,
12 rue André del Sarthe
Soul Ableta,
47 rue Marcadet
Te lubesc Records & Sapology,
56 rue Pajol

INQUIÉTUDE SUR LE FUTUR DE LA LIGNE 12

Le prolongement de la ligne a pris du retard, mais la perspective de dizaines de milliers de passagers supplémentaires exige des aménagements, selon l'association ASA PNE.

L'achèvement des deux stations terminales de la ligne 12 a pris du retard. En cause, la situation hydrique des sous-sols du nord parisien qui a obligé la RATP et Vinci Construction à changer de technique. En effet, creuser un tunnel dans des sols meubles oblige à congeler l'environnement. Mais voilà, les - 35 °C n'ont pas suffi et il a fallu sortir l'arme lourde : la congélation à l'azote liquide à - 196 °C. Une technique dont le déploiement entraîne un retard de deux ans par rapport au planning. Les stations Aimé Césaire et Mairie d'Aubervilliers ne seront livrées qu'à la fin 2021.

40 000 voyageurs de plus chaque jour

À cette date, les deux stations dans ces quartiers en renouvellement ajouteront quelque 37 000 passagers au quotidien sur la ligne. À quoi il faut ajouter les milliers de personnes qui empruntent déjà la ligne à Front

Populaire. Les capacités des rames actuelles suffiront-elles à assurer un service de qualité ?

L'association ASA Paris-Nord-Est, bien connue de nos lecteurs, en doute. Elle s'en est ouverte dans un courrier public adressé à Valérie Péresse, présidente de région, l'autorité en charge des transports en Île-de-France. En effet, la conception des rames actuelles date de 1967. Elles figurent comme les plus anciennes et les dernières rames de ce type en circulation sur le réseau. « Le matériel utilisé sur la ligne 12 n'est pas adapté aux flux de population que les nouveaux projets vont entraîner... », s'émue l'association, qui demande « un renouvellement du matériel pour cette ligne avec des rames plus modernes et plus spacieuses, circulant à des fréquences adaptées à la mutation urbaine que ce territoire va connaître dans un futur proche. » À suivre. ●

STÉPHANE BARDINET

LE FOOT AUTO-ARBITRÉ, UNE PRATIQUE QUI SE RÉPAND

Moins onéreuses, plus simples à organiser, les rencontres de foot auto-arbitré à sept se multiplient en Île-de-France. Le 18^e compte de nombreuses équipes.

C'est ici que j'ai touché mes premiers ballons, se souvient Blaise, capitaine du Turlure FC, un club de foot montmartrois qui a pris l'ancien nom du square Marcel Bleustein-Blanchet, tout près du Sacré-Cœur. À 22 ans, ce passionné de football joue les lun-

dis soirs dans un championnat original, puisqu'il rassemble des équipes de foot à sept joueurs et qui n'ont nul besoin d'arbitre.

Confiance et respect

Ce sport amateur a l'avantage d'une plus grande accessibilité que la discipline à onze. En effet, il est plus simple de créer son propre club. S'assurer de la présence de sept joueurs pour toutes les rencontres d'un championnat est moins contraignant. Surtout, il suffit de cinq licences pour fonder une association auprès de la Fédération sportive et gymnique du travail (FSGT). Alors qu'en foot à onze, la participation de plus de dix licenciés est exigée.

De plus, notamment pour proposer des championnats très accessibles financièrement, la FSGT a décidé d'instituer un arbitrage effectué par les joueurs eux-mêmes. Ainsi, les capitaines de chaque formation sont invités à s'accorder sur les principales règles avant le coup d'envoi. Les tacles sont interdits. Et des coups de pieds arrêtés sont systématiquement accordés à l'équipe dont un joueur réclame la faute. L'auto-arbitrage repose sur des bases de confiance et de respect mutuels afin que chaque rencontre se déroule correctement.

Les matches se déroulent en deux mi-temps de trente minutes chacune sur la moitié d'un terrain de football à onze.

Stimulés par un bon début de saison, les co-équipiers du Turlure FC sont convaincus par cette pratique du football. La FSGT a mis en place un système de groupes par niveau qui permet régulièrement aux équipes de grimper dans un groupe de niveau supérieur, d'être reléguées ou de se maintenir dans leur poule. Grâce à ses cinq victoires en six rencontres, le Turlure FC pourrait gravir plusieurs échelons dès le mois de décembre.

Des équipes nombreuses

Les rencontres des championnats se déroulent essentiellement les soirs en semaine. Les équipes basées dans l'arrondissement sont légion. On retient notamment Espoir 18 (mercredi

soir), Paris Street Team 18 (samedi matin) ou encore La Chapelle Football Club (samedi matin).

Certaines équipes disposent d'un créneau réservé sur des terrains municipaux pour les rencontres à domicile. Espoir 18 joue par exemple au stade de la porte de La Chapelle. Si ce n'est pas le cas, les équipes se voient attribuer un lieu différent pour chaque rencontre à domicile. Le terrain annexe du stade des Poissonniers est régulièrement mis à disposition de la FSGT. ●

RAPHAËL BLIN

Fédération sportive et gymnique du travail (FSGT): footsgtidf.org/

AGENDA

SAMEDI 1^{ER} DECEMBRE

Contes de Grèce

Soirée sur les contes traditionnels de Grèce à 19h30 au Petit Ney, 10 avenue de la porte de Montmartre.

SAMEDI 1^{ER} ET DIMANCHE 2 DECEMBRE

De gommes en dessins

Cascade d'événements à la librairie La Régulière : fabrication de tampons en gomme le samedi à 11h pour enfants et adultes ; atelier dessin dès 3 ans puis goûter-dédicace autour du livre Un-Je-Ne-Sais-Quoi de Claire Brun à 16h. Le dimanche à 16h, atelier dessin dès 4 ans puis goûter-dédicace autour du livre Mister Black avec son illustrateur Miguel Pang. D'autres événements sur lareguliere.fr. 43 rue Myrha.

LUNDI 3 DECEMBRE

Femmes

Spectacle théâtral sur la situation des femmes dans les années 1930. Entrée libre. À 18h30 dans la salle des fêtes de la mairie.

MARDI 4 DECEMBRE

Hébert

Atelier participatif sur les projets concernant le quartier à 18h30 à l'ENS Torcy, 2 rue de Torcy.

MERCREDI 5 DECEMBRE

Rencontre Riad Sattouf

Le réalisateur des Beaux gosses présente son second film, Jacky au royaume des filles, puis dédicacera son quatrième tome de L'Arabe du futur. À 18h30 le film, 20h30 les dédicaces au Louxor, 170 boulevard de Magenta.

Nos quartiers en révolution

Les mouvements révolutionnaires dans le 18^e au XVIII^e siècle, conférence-débat avec des historiens : 1848 avec Alexandre Frondizi, pendant la Commune avec Jacques Rougerie, séance animée par Philippe Darriulat, historien et adjoint au maire du 18^e. Entrée libre. De 18h30 à 20h30 en salle des mariages à la mairie.

COMPOST : UN ENGAGEMENT ENCORE INSUFFISANT

Les ambitions parisiennes semblent limitées par les difficultés du compostage urbain.

Officiellement, Paris cherche à encourager le tri des déchets, et notamment le compostage des déchets organiques. Après les poubelles jaunes qui sont apparues dans nos immeubles, les Trilib', ensembles de poubelles composés de cinq bacs pour cinq types de détritiques différents, sont apparus dans certains quartiers. Le compost, même si l'on en parle beaucoup, demeure cependant peu développé. Pourtant la loi de transition énergétique et pour la croissance verte du 17 août 2015, impose de généraliser le tri à la source des déchets orga-

niques pour tous les producteurs de déchets d'ici 2025.

La Mairie de Paris prévoit 500 sites de compostage dans l'habitat et 400 dans les équipements publics pour 2020. En habitat, si une grande partie des habitants d'un immeuble est investie, on peut compter sur un groupe de 30 personnes environ. Or 30 personnes pour chacun des 500 sites es-

pérés, cela fait 15 000 personnes qui compostent chez eux. Nous sommes plus de deux millions de Parisiens. Moins d'un habitant sur cent composterait ? Ces projections paraissent peu ambitieuses.

En 2015, seulement 39 % des Parisiens sondés se disaient prêts à composter leurs biodéchets. Serions-nous contre cette technique ? Il y a bien

évidemment l'appréhension de la saleté que l'on associe aux poubelles, mais aussi et surtout la difficulté d'entretenir un compost. L'idéal serait que la mairie pallie cette difficulté en mettant à la disposition de tous des composts publics, où chacun en partant au travail le matin pourrait déposer ses détritiques organiques.

Les projets de composts parisiens sont encore jeunes. Si vous souhaitez vous engager, n'hésitez pas à vous exprimer lors des conseils de quartier ou même du prochain budget participatif, mais aussi à adhérer et vous rendre dans les centres de compostage du 18^e.

THOMAS BLANDA

LE COMPOSTAGE, C'EST QUOI ?

Le concept est de transformer les déchets organiques en humus, forme de terreau utile à la fertilisation des sols. Il existe deux formes de compostage. Dans le premier cas, trois bacs sont disposés en extérieur, le premier stockant la matière sèche, le deuxième récupérant les apports des ménages et le troisième permettant la maturation du compost. La seconde méthode appelée lombricompostage utilise l'action des vers de terre et peut se faire en appartement. Tous les systèmes sont exclusivement réservés aux déchets végétaux. Pas de viande ni de poisson, qui se dégradent différemment et sont susceptibles d'attirer les rats notamment. Évidemment les déchets non ou difficilement biodégradables doivent être évités (litière pour chat, gros bois...).



Jean-Claude N'Diaye

QUELQUES CHIFFRES

En 2017, on comptait 484 sites de compostage domestique actifs à Paris, répartis entre 261 immeubles d'habitation, 188 structures éducatives, 13 établissements municipaux et 22 sites institutionnels. Le 18^e arrondissement est un des champions du compostage, avec 65 sites. En comparaison, les 3^e, 7^e, 8^e en avaient seulement deux.

Après quelques mois, le compost est arrivé à maturité : les déchets organiques sont devenus humus.

COMMENT ET OÙ COMPOSTER DANS L'ARRONDISSEMENT ?

Le compost relève d'une initiative personnelle. Si vous avez la main verte et êtes pris d'engouement pour le compostage à la lecture de cet article, vous avez plusieurs options. La première est d'en créer un au sein de votre copropriété, avec l'accord du gestionnaire et la réunion d'au moins 10 participants. La seconde est l'installation au sein d'un établissement public, tel une école ou une mairie. La troisième possibilité est le compostage associatif de quartier, avec, dans le 18^e : Les Jardins du Ruisseau, mais aussi le Jardin l'Univert ou encore La Recyclerie. Une ad-

hésion à l'association est généralement nécessaire pour y participer. À la Goutte verte, il est également possible de déposer ses déchets durant les permanences. Bien sûr, vous pouvez décider d'acheter votre composteur individuel. La Mairie de Paris a d'ailleurs distribué cette année plus d'un millier de ces installations aux volontaires. Elle peut également aider à l'installation des trois bacs nécessaires, ainsi que du petit matériel et – dans le cas de collectivités – à la formation du référent. Les inscriptions pour profiter de l'opération sont actuellement closes.

Les Jardins du Ruisseau, face au 110 rue du Ruisseau, lesjardinsduruisseau.org

Jardin l'Univert, 33-35 rue Polonceau, <http://lunivertgo.blogspot.com/>

La Recyclerie, 83 boulevard d'Ornano, larecyclerie.com

La Goutte verte, 16 rue de Jessaint, 23 rue Richomme et passage Boris Vian, goutteverte@yahoo.fr

Aérer le compost : indispensable pour une bonne décomposition



Jean-Claude N'Diaye

QUE FAIRE DE SON COMPOST ?

La Mairie, responsable de la gestion des déchets, ne récupère pas le fruit de votre compostage, car elle ne peut en vérifier la qualité. Et selon le Plan compost parisien 2016-2020, « à ce jour, le compost produit par les ménages (...), compte tenu des restrictions réglementaires sur son transport et sa cession, est utilisé uniquement sur les espaces privés et dis-

tribué aux participants pour leurs plantes d'intérieur. » Si les composteurs sont gérés par des associations, les gestionnaires doivent s'assurer de la qualité des déchets jetés et le produit en sera également uniquement utilisé sur place. En cas de surplus, libre à vous d'en faire don à qui le souhaite pour sublimer les plantes sur son balcon.



Jean-Claude N'Diaye

Les bac à compost, pour déchets végétaux uniquement, ici à La Recyclerie.

ERRATUM

L'élus cité p. 8 de notre numéro 265, dans l'article intitulé *L'aménagement de la petite ceinture en suspens* est Laurent Queinnec et non Quennet.

QUAND LES PARENTS VONT AUSSI À L'ÉCOLE

Dans quatre écoles et un collège du 18^e, un dispositif d'accompagnement linguistique aide les parents étrangers à pousser la grille de l'école, pour encourager la réussite de leurs enfants.

Ecole maternelle et primaire, 11 rue Pajol, un lundi après-midi, une classe pas comme les autres. Si la porte affiche salle informatique, l'on n'y fait ni de l'informatique, ni un cours ordinaire. Pas d'enfants, mais dix femmes studieuses assises aux tables disposées en U. Régions d'origine multiples, Maghreb, Chine, Inde, Europe de l'Est, en France depuis près ou plus de 10 ans pour certaines et d'autres moins d'un an, âgées de la vingtaine à la cinquantaine, mais un désir commun, mieux parler et écrire le français pour avoir un meilleur suivi de leurs enfants à l'école.

Faciliter l'intégration

Elles sont ici à la suite d'une sollicitation de la directrice, Véronique Rivière, ou sur le conseil d'une association. Pour certaines cette deuxième séance de l'année scolaire est un tout début, d'autres suivent ce « cours » depuis plusieurs années. Les niveaux de langue française sont très hétérogènes : si deux jeunes chinoises ont besoin de la traduction d'une troisième, d'autres s'expriment avec davantage de facilité. La formatrice, Bénédicte Dubois-Zak, diplômée en français langues étrangères (FLE), qui anime ce type d'atelier depuis maintenant dix ans doit faire avec. Aujourd'hui, on travaille sur les sigles. CHU, CAF, GDF, APL,... tous ces termes abscons mais nécessaires à connaître dans le quotidien. Car il ne s'agit pas seulement de maîtriser le français oral et écrit, cette formation doit aussi faciliter l'insertion.

Nous sommes ici dans le dispositif *Ouvrir l'école aux parents pour la réussite des enfants* (OEPRE), mis en place de façon expérimentale dans douze départements à la rentrée 2008 sous l'appellation *Ouvrir l'école aux parents pour réussir l'intégration*, à la demande des ministères de l'Immigration, de l'Intégration, de l'Identité nationale et du Développement solidaire aujourd'hui disparu, et de l'Éducation nationale.

Aujourd'hui le dispositif est généralisé à l'ensemble du territoire. Si son appellation a changé, ses objectifs n'ont pas varié depuis l'origine : acquisition du français (comprendre et lire les bulletins scolaires, parler, écrire dans les carnets de correspondance...), connaissance des valeurs de la République (liberté, égalité, notamment homme/femme, fraternité, laïcité...) et leur mise en œuvre, connaissance du fonctionnement et des attentes de l'école vis-à-vis des élèves

À Pajol, ce dispositif s'inscrit dans une démarche d'ouvrir largement l'école aux parents.

et des parents. Cofinancé par les ministères de l'Intérieur et de l'Éducation nationale, le dispositif, suivi principalement par des femmes (80 % des apprenants), est présent nationalement dans 477 écoles ou établissements.

Dans le 18^e, quatre écoles (Pajol, Françoise Dorléac, Marx Dormoy, Belliard) et un collège (Clemenceau)

accueillent un atelier, deux fois deux heures par semaine (120 heures annuelles au plus). Le public visé est en priorité celui des parents étrangers ne parlant pas français, primo-arrivants, non issus de l'Union européenne sans exclure pour autant les autres.

Besoin de communiquer

En cours de formation ou à l'issue des ateliers les « élèves » peuvent passer le diplôme initial de langue française (DILF niveau A1) puis le diplôme d'études en langue française (DELF) dont le niveau B1 doit être atteint pour postuler à la nationalité. Un grand nombre des femmes rencontrées à l'école Pajol l'envisagent, même si ce n'était pas leur première motivation à suivre les ateliers. Elles sont d'abord présentes pour mieux parler français, pour communiquer avec les autres et aider leurs enfants dans leur scolarité, voire faciliter la recherche d'un travail.

À Pajol, ce dispositif s'inscrit dans une démarche d'ouvrir largement l'école aux parents. En primaire comme en maternelle ceux-ci peuvent accompagner leurs enfants jusque dans la classe. Une papothèque, animée par une ethno-psychologue fonctionne depuis de nombreuses années. Cette « bibliothèque de bavardages », comme la nomme gentiment la directrice, permet aux mères d'élèves d'aborder dans leur langue maternelle les problèmes quotidiens de la vie de famille. Toutes ces initiatives n'ont pas seulement pour but de favoriser la réussite des enfants et l'intégration mais aussi comme le souligne Véronique Rivière « pour ces femmes : rencontrer du monde, oser demander, voir qu'une autre vie est possible ». ●

PATRICK MALLET

AGENDA

JEUDI 6 DECEMBRE

Binet en film

Projection du film *Le temps du chantier*, réalisé par le collectif La Sierra Prod, sur la transformation du quartier de la porte de Montmartre et dédié à ses habitants. Entrée libre mais inscription souhaitable au 01 46 04 44 84 ou par mail passeursdimages@arcadi.fr. À 20h au Louxor, 170 boulevard de Magenta.

Expo-vente

Capucine Léonard-Matta présentera son travail d'illustration sur les façades du 18^e dans la boutique L'Elève de Montmartre (67 rue Lepic), de 11h à 22h. Ses dessins resteront en vente le week-end suivant.

VENDREDI 7 ET SAMEDI 8 DECEMBRE

Braderie solidaire

Grande braderie d'hiver de la Maison verte - livres, jeux et jouets, vêtements, chaussures, bijoux... Vendredi de 17h à 20h, samedi de 10h à 13h, 127 rue Marcadet.

Slow

Pour les nostalgiques, et les autres, un spectacle sur cette danse lente et tendre qui semble aujourd'hui disparue. À 19h au Grand Parquet, 35 rue d'Aubervilliers.

SAMEDI 8 DECEMBRE

Bonne tambouille

Troisième anniversaire de ce rendez-vous du deuxième samedi du mois. Animations et marché bio place Mac Orlan, le matin.

LUNDI 10 DECEMBRE

Rue Myrha

Réunion publique d'information sur l'aménagement de la voirie à 18h30, sans doute en mairie (lieu non déterminé à l'heure où nous imprimons).

Cuisine

Comme chaque mois, Accueil Goutte d'Or propose un atelier cuisine suivi d'un repas partagé de 9h30 à 13h30 au 26 rue de Laghouat. Plus d'infos au 01 42 51 87 75.

LE TRAMWAY SUR LES RAILS

Le tram 3B s'est élancé ce 24 novembre le long des boulevards des Maréchaux du 18^e. Ces 4,3 km de prolongation de la ligne dont la construction a débuté en 2009 (au départ de la porte de Vincennes) comprennent huit nouvelles stations entre la porte de La Chapelle et la porte d'Asnières. 184 nouveaux arbres y ont été plantés. Reste à construire deux portions, jusqu'à la porte Dauphine, puis au pont du Garigliano, pour que le tour de Paris soit bouclé. S.M.



Pascaline Lemoigne

LE HÉRON CENDRÉ

L'échassier à l'ouïe fine
et à la vue perçante
plane aussi sur Paris.

Peut être un soir, au crépuscule, avez-vous été survolé par une grande ombre grise se dirigeant vers le square Léon-Serpollet ou le jardin d'Eole. Vous n'avez pas rêvé, c'était bien un héron cendré, en route pour ses lieux de pêches favoris dans l'arrondissement. Plus discret que ses congénères parisiens, notre héron du 18^e arrive souvent à la nuit tombante alors que ceux du parc de Bercy ou du parc Martin Luther King pêchent généralement en plein jour, parfois à deux mètres des passants ! Ce comportement assez récent est le fait des hérons urbains car leurs homologues campagnards s'envolent à grande distance à la moindre tentative d'approche.

Un solitaire...

Autrefois très rare car massacré en tant qu'espèce dite nuisible, *Ardea cinerea* (c'est son petit nom latin) est protégé par la loi depuis 1975 et profite depuis quelques années de la prolifération des écrevisses exotiques qu'il a intégré dans son régime alimentaire, par ailleurs très éclectique. En effet, contrairement à ce que dit la fable, le



Des hérons cendrés pêchent dans les bassins du jardin d'Eole et du square Serpollet.

héron cendré ne dédaigne aucune proie rencontrée durant ses pérégrinations aquatiques ou terrestres et harponne indifféremment poissons, grenouilles, serpents, oisillons ou rongeurs.

Plutôt solitaires la plupart du temps, les hérons cendrés se rassemblent dès le mois de février pour se reproduire dans des colonies pouvant compter plusieurs centaines de couples, comme au lac de Grand Lieu, en Loire-Atlantique. Plus modestement, près de Paris, une petite héronnière survit dans le parc Georges Valbon de La Courneuve, malgré la présence de pédalos qui perturbent la reproduction des oiseaux aquatiques sur beaucoup de plans d'eau hexagonaux.

Cet oiseau est très beau, les adultes

arborant un plumage gris, noir et blanc, rehaussé de deux grandes plumes sur la tête en période de reproduction, alors que les juvéniles sont plus uniformément gris. Ses longues pattes lui permettent de se déplacer dans des eaux assez profondes et son bec en forme de poignard est utilisé comme un harpon au dépend de proies parfois très volumineuses, qui pourtant seront avalées sans problèmes.

Lorsqu'il se déplace en vol au-dessus de Paris, notre compère est souvent harcelé par des corneilles ou des goélands, ce qui donne lieu à des acrobaties aériennes très spectaculaires. Ouvrez donc l'œil désormais, le ciel de notre 18^e peut réserver bien des surprises ! ●

JACKY LIBAUD

En bref...

DE L'ART POUR EMBELLIR PARIS

La Mairie de Paris appelle les artistes à « embellir la ville » et lance un appel à projets. 20 lieux « insuffisamment mis en valeur » ont été retenus. Dans le 18^e, les façades du 11 rue du Pré, une impasse faisant partie de la ZAC Chapelle Charbon, sont concernées. Deux murs de 30 mètres de haut y sont utilisables. Le site de la future promenade urbaine entre Barbès-Rochechouart et la place de la Chapelle est également proposé. Plus de 6000 m² y sont disponibles pour accueillir une œuvre. Artistes, créateurs, collectifs, structures et

institutions culturelles publiques ou privées, écoles d'art ou d'architecture peuvent déposer une proposition avant le 7 janvier, pour une œuvre réalisable d'ici l'été 2019. 50 000 € sont disponibles pour chaque site.

À noter : la prise en charge de la maintenance de l'œuvre – à la charge du porteur de projet, de même que son nettoyage doivent également être soumis.

Les projets seront présentés aux Parisiens en février afin qu'ils puissent émettre un avis. Vingt jurys sélectionneront ensuite un projet par arrondissement.

C.M./S.M.

www.embellir.paris

APPEL À DONS

Le centre social Accueil Goutte d'Or lance un appel aux dons pour sa braderie du 12 décembre. Vous pouvez apporter vos jouets, jeux, vêtements et chaussures d'hiver, matériel de puériculture, petit électroménager, livres, CD, DVD au 26 rue de Laghouat. Ils seront revendus au profit des activités du centre. S.M.

DEUX CRÉATIONS LABELLISÉES

Deux produits du 18^e sont distingués cette année parmi les 15 lauréats du label Fabriqué à Paris. Le Silo, conçu par Compost urbain, une entreprise

installée au 12 rue Doudeauville, est produit au fablab Ateliers Draft de la Halle Pajol. Ce seau à bio-déchets est un lombricomposteur, compact et léger qui convient aux balcons, rebords de fenêtres et petites cuisines des Parisiens et Parisiennes (disponible à partir de 54 €, sur composturbain.com).

Dans la catégorie artisanat, le sac en cuir de veau Sologne conçu par Luc Dognin, a également retenu l'attention du jury. L'année dernière, une première création de cet atelier de maroquinerie haut de gamme, situé rue des Gardes, avait déjà été labellisée.

F.F.

AGENDA

MERCREDI 12 DECEMBRE

Coulée verte

Réunion publique sur ce projet de promenade végétalisée des rues Binet et Francis de Croisset, l'un des projets participatifs retenus lors du vote de 2017.

À 18 h 30 à la Maison bleue, 24 avenue de la porte de Montmartre.

JEUDI 13 DECEMBRE

Goutte d'Or

Réunion publique sur les projets pour le quartier dans le cadre du NPNRU (Nouveau programme national de renouvellement urbain) à 19 h, sans doute en mairie (lieu non déterminé à l'heure où nous mettons sous presse).

SAMEDI 15 DECEMBRE

Jeux

Trente jeux collectifs disponibles pour jouer et réfléchir ensemble.

À 18 h 30 au Petit Ney, 10 avenue de la porte de Montmartre.

DIMANCHE 16 DECEMBRE

Quelle assiette !

La savoureuse Assiette du dimanche de l'Échomusée et ses différents accompagnements entre dans la tradition tous les deux mois à la Goutte d'Or. Elle sera servie à partir de midi à l'Echomusée, 21 rue Cavé. Participation au festin : 8 €.

Concert de Noël

La paroisse Sainte-Geneviève-des-Grandes-Carrières organise un concert de chants traditionnels de Noël (Alain, Bach, Mendelssohn, Mozart, Praetorius, Rameau, Vivaldi...). Entrée libre à 16 h à la paroisse, 174 rue Championnet.

JEUDI 20 DECEMBRE

Goutte d'Or à cœur

Présentation du documentaire consacré à celle qui, pendant 26 ans, fût la directrice du centre Accueil Goutte d'Or, Christine Ledésert. À 19 h salle Saint-Bruno, 9 rue Saint Bruno.

RUE DEJEAN

VILLE ET PRÉFECTURE DÉFINITIVEMENT CONDAMNÉES

L'association La Vie Dejean a gagné en justice pour la troisième fois mais la rue et ses alentours retrouveront-ils leur tranquillité ?

Et de une, et de deux, et de trois ! Après cinq ans de procédure, la petite et tenace association de Château Rouge a définitivement gagné son combat. Elle a obtenu la condamnation en première instance de la Ville de Paris et de la préfecture de police, condamnation confirmée en appel et à nouveau par le Conseil d'État pour « carences fautives » dans leur mission d'assurer la sécurité et la salubrité pour les habitants. Par une décision du 9 novembre dernier, la Ville et la préfecture ont été jugées responsables de ne pas avoir pris les mesures appropriées pour faire cesser les troubles liés à l'encombrement de la rue. La ville devra aussi verser à La Vie Dejean la somme de 5 000 €.

Trafics et sauvette

Depuis vingt ans, la rue Dejean est envahie par un important marché illégal de nombreux vendeurs à la sauvette et de multiples trafics. Cette rue et ses alentours sont jonchés de nombreux cartons et déchets abandonnés par ces vendeurs et ramassés tard dans la nuit. Préfecture et Ville de Paris se renvoient les responsabilités : pouvoirs de police d'un côté, salubrité publique de l'autre. La Mairie a énuméré à plusieurs reprises les actions mises en place - renforcement des interventions contre les ventes à la sauvette, création d'une zone Paris-Respire (interdiction aux voitures de quelques portions de rues, de 11 h à 19 h le samedi), utilisation de nouveaux matériels de nettoyage, végétalisation par la Ville mais aussi par des habitants dans les rues de Suez et Panama... Sans pour autant réussir à rétablir une situation normale, même si La Vie Dejean reconnaît un léger progrès ces derniers mois.

Ces actions ont en tout cas été jugées « inappro-

priées » à toutes les étapes de la procédure. Le Conseil d'État a reconnu lui-même que « la chaussée et les trottoirs de la rue Dejean étaient en permanence encombrés par des étalages installés sans autorisation et qu'il en résultait des nuisances et des troubles importants ». Ajoutant même « que les difficultés de l'activité de police administrative n'exonéraient pas les services compétents de leur obligation de prendre des mesures appropriées ».

La décision de la haute juridiction confirme les précédents jugements du tribunal administratif (24 mai 2016) et de la cour administrative d'appel (18 avril 2017). Elle en signe aussi l'épilogue et devrait faire jurisprudence dans des cas similaires ou connexes de manquements de l'État ou de col-

lectivités territoriales. Viennent en tête des exemples plus dramatiques, comme les immeubles effondrés à Marseille, où des responsabilités pourraient être engagées sur les mêmes bases.

Car, en filigrane, une notion était présente tout au long de la procédure : la volonté que soit assurée une certaine égalité de traitement concernant l'accès et l'exercice des services publics, notamment régaliens, sur l'ensemble du territoire. Une revendication qui pourrait dès lors être utilisée dans d'autres quartiers confrontés à des situations difficiles (accompagnement social et professionnel, logement, sécurité...) où les acteurs publics sont en mal de solutions efficaces et appropriées, et ce depuis de nombreuses années. ● SOPHIE ROUX

BEAUCOUP RESTE À FAIRE

L'association propose de partager son expérience du combat judiciaire avec d'autres collectifs.

Collé sur la chemise cartonnée de son dossier, un cri de victoire : « On a gagné ! » Pour Marie Crèveœur, l'une des responsables de l'association La Vie Dejean, la décision du Conseil d'État est d'abord un soulagement - « cinq ans de bataille, c'est long ! » Et d'ajouter : « Le jugement favorable en première instance n'avait rien changé dans le quartier ; l'arrêt d'appel non plus. Mais depuis novembre 2017, on a senti que ça commençait à bouger du côté de la préfecture : le commissaire Jacques Rigon, en charge des ZSP (zones de

sécurité prioritaire) a organisé une réunion mensuelle où les associations et collectifs d'habitants du quartier ont pu signaler les différents problèmes et leur évolution. »

L'association reconnaît que, depuis un an, plus précisément depuis le dépôt d'un recours devant le Conseil d'État par la Ville et la préfecture de police contre leur condamnation, les autorités ont engagé des actions qui ont permis une amélioration partielle. Mais elle craint que ces mesures n'aient été que temporaires, le temps de « tenter d'infléchir la décision des juges ».

Rester vigilants

Or, il reste beaucoup à faire. Les ventes à la sauvette, si elles envahissent moins la rue Dejean, se sont étendues aux voies adjacentes, souligne Marie Crèveœur. Les

produits vendus se sont diversifiés du simple « maïs chaud » d'il y a vingt ans aux produits de contrefaçon (textiles, parfums...), arachides, poissons séchés, etc. Des stocks sont installés dans certains immeubles ou des camionnettes et, pour les produits alimentaires, certains commerçants élargissent ainsi leur « force de vente » en débordant sur les trottoirs. Le deal de drogues perdure et la prostitution se déplace d'une rue à l'autre.

La Vie Dejean invite donc les riverains à rester vigilants. Elle propose de mettre son expérience du combat judiciaire au service des associations et collectifs qui le souhaiteraient et travaille déjà avec Saint-Denis environnement. D'autres projets sortiront sans doute de son assemblée générale en janvier 2019. ● M.O. FARGIER

111 photos pour un quartier

Quand on habite dans un quartier, on finit par ne plus voir ce qui y est hors-norme, même dans la beauté, alors j'ai fait l'effort de sortir de mes habitudes quotidiennes et pris le temps de me laisser étonner, » résume Elena Perlino. La photographe née en Italie publie le résultat de cinq années de travail dans son ouvrage sobrement intitulé *Paris Goutte d'Or* (publié chez Loco). Toute la richesse et la diversité du quartier y explosent en couleurs, cultures,

traditions et sourires, de scènes de rue en cérémonies, en passant par des moments plus intimes. « Avec toujours la recherche de la relation car je photographie au 35 mm, je me rend visible, je m'approche, et je sollicite une autorisation tacite. Peu de gens me l'ont refusée. » ● S.M.

Le 6 décembre (18 h), Elena Perlino signera son ouvrage au café-librairie La Régulière, 43 rue Myrha.



Elena Perlino

MUSTAPHA AMOKRANE

UN ZEBDA À LA GOUTTE D'OR

Deux nouveaux artistes investissent le 18^e. Mustapha Amokrane devient artiste associé à la programmation de la salle Fleury Goutte d'Or (FGO Barbara) et Mathias Malzieu directeur artistique des Trois Baudets. Ils ont été missionnés par Mad Line, la société qui a emporté l'appel d'offres de la Ville de Paris pour gérer de façon mutualisée les lieux de 300 et 200 places à partir du 1^{er} janvier et pour cinq ans.

Le membre fondateur du célèbre groupe de Toulouse nous livre sa vision de la culture, qu'il vit comme un vecteur de citoyenneté, et ce qu'il attend de cette collaboration.

18duM : Comment avez-vous découvert la Goutte d'Or ?

Mouss : Nous avons découvert la Goutte d'Or par la musique à partir des années 1990 au cours de nos tournées avec Zebda (le groupe s'est produit en 1994 lors de la Fête de la Goutte d'Or - ndlr). Nous avons joué dans plusieurs salles du 18^e comme le New Moon, La Boule noire ou l'Élysée Montmartre.

18duM : Quelles ont été vos impressions en arrivant dans ce quartier ?

Mouss : Moi et mon frère sommes des enfants de l'immigration. Ce que nous avons trouvé ici nous a subjugué. C'est le cœur de l'histoire des Algériens en France. Parmi les grands lieux de la mémoire algérienne, il y a Marseille ou Roubaix mais la Goutte d'Or en est vraiment l'épicentre. On croise ici à la fois des gens qui sont de la cinquième ou sixième génération tout autant que des gens fraîchement arrivés. De plus, c'est un quartier assez atypique, en plein centre-ville, où on sent une véritable vibration populaire. Les gens, la mémoire, le lieu, c'est pour nous un vrai trésor d'inspiration.

18duM : Vous avez chanté des reprises de musique populaire algérienne des années 50, la Goutte d'Or a-t-elle joué un rôle là-dedans ?

Mouss : Avec mon frère Hakim, nous avons choisi de reprendre les chansons qu'écoutait notre père quand nous étions petits. C'était un homme simple, maçon de son métier et par ailleurs grand mélomane qui chantait et récitait des poèmes. En arrivant à la Goutte d'Or nous avons traîné chez les disquaires pour retrouver ces chanteurs. Et nous avons fait des rencontres incroyables. Comme musiciens, nous étions aussi à la recherche de ceux qui accompagnaient tous ces chanteurs. C'était fou de croiser des petits vieux que rien ne distingue de prime abord des autres chibanis, mais qui vous déclarent au hasard de la conversation avec un accent marqué « dans les années 70, j'ai pris l'apéro avec Jim Morrison, et pas qu'une fois ! » Variante possible avec Bob Marley. Ces stars connaissaient le quartier et y venaient parfois après leur concert. C'est fou !

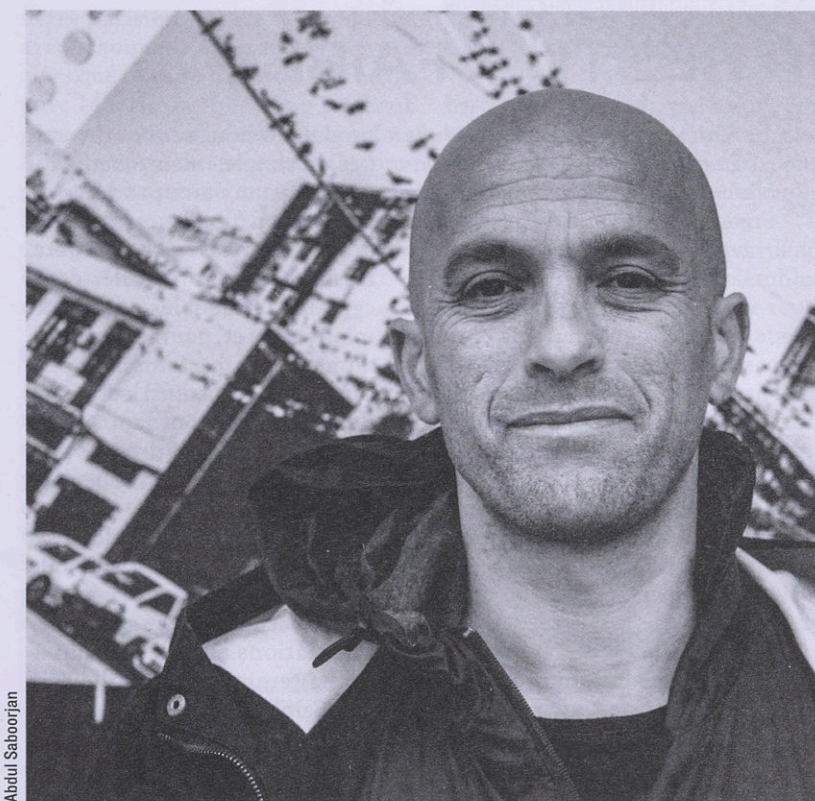
18duM : Quel sera votre rôle ?

Mouss : Je suis artiste associé à la programmation. La mission m'a été proposée par Blue Line Productions et Mad Minute Music avec qui j'ai l'habitude de travailler. Je vois ma mission au FGO comme un prolongement de ce que nous faisons dans les quartiers nord de Toulouse. Je milite en effet depuis 25 ans au sein de Tactikcollectif, une association qui travaille sur la mémoire dans les quartiers populaires et nourrit une réflexion sur le rôle de la culture. Je suis très attaché à la notion de culture, c'est un vecteur essentiel d'intégration dans la société, inhérent à la démocratie au même titre que le sport. Ma conviction est que tout est affaire de processus : s'approprier la culture et les lieux culturels doit se transmettre sur plusieurs générations pour permettre, du plus jeune au moins jeune, de se sentir légitime, de s'impliquer dans quelque chose qui te correspond et permet de s'exprimer par la musique, le théâtre et les arts en général. C'est un défi mais je compte apporter mon expérience, un certain savoir-faire et une dimension pédagogique. Le besoin de culture est partout le même, mais il faut le susciter.

18duM : Le défi ne tient-il pas à attirer tous les publics alors que ce sont plutôt les classes moyennes qui fréquentent le FGO et peu les jeunes du quartier ?

Mouss : C'est révélateur d'une fracture et cela pose la question du sens d'une politique publique de la culture. Je respecte beaucoup le travail de programmation et l'intégrité des équipes gestionnaires du FGO et il ne m'appartient pas de juger ce qui a été fait avant. Mais si tous les publics n'y viennent pas spontanément, le travail restera inachevé. Pour franchir ce pas, il faut s'appuyer sur les partenaires éducatifs, les écoles, les associations. C'est pourquoi je crois beaucoup à la notion de processus : quand un enfant se sera produit ici quatre ou cinq ans d'affilée devant ses parents, qu'il connaîtra les lieux, reconnaîtra le pompier à l'entrée, l'endroit fera partie de son identité culturelle. J'ai cinq ans pour relever ce défi, c'est suffisant pour initier une dynamique. Et si on a la chance d'avoir le soutien politique de la Ville, il faut foncer. ●

PROPOS RECUEILLIS PAR STÉPHANE BARDINET



Abdul Saboorian

Mustapha Amokrane a trouvé à la Goutte d'Or « un vrai trésor d'inspiration ».

COUP DE POUCE POUR EGDO

Les parents des Enfants de la Goutte D'Or prennent la parole.

L'association d'éducation populaire organise une campagne de crowdfunding pour financer un projet du groupe de parole des parents qu'elle anime depuis 20 ans. Ce groupe est un espace d'échange privilégié dans lequel se construit l'expérience de la parentalité. Cette année, les parents qui le fréquentent ont émis le souhait d'écrire un livre issu de l'expé-

rience de ce groupe. Ils souhaitent laisser une trace du travail accompli, donner une « image vraie » du quartier, de ceux qui y vivent, de l'entraide qui y règne, de leur investissement. Et aussi : « Montrer que la parole, cela donne de la puissance. »

Mais pour ce faire, ils ont besoin d'un accompagnement spécifique. Après avoir bénéficié de quelques ateliers de création

orale et écrite, ils aimeraient pouvoir suivre une résidence d'écriture de deux à trois jours, hors du quartier, début 2019. Il manque 3000 € à leur budget. Vous pouvez les soutenir en faisant un don en ligne, qui pourra donner lieu à une déduction fiscale. À l'heure où nous publions ce journal, la collecte avait atteint la moitié de son objectif. ●

S.M.

<https://fr.ulule.com/livre-parents/>

MATHIAS MALZIEU

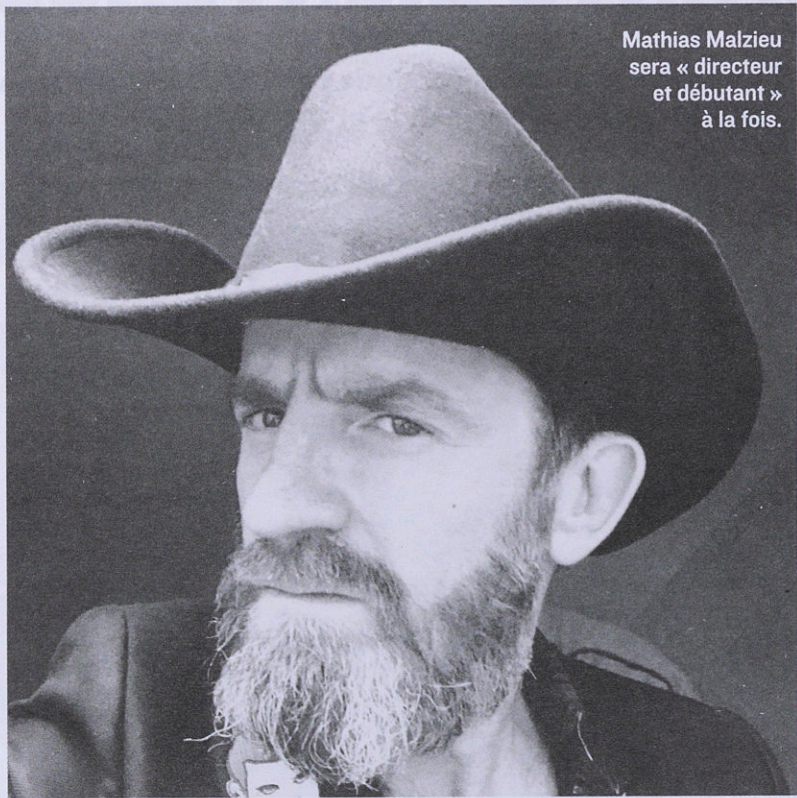
VENT DE FOLIE SUR LES TROIS BAUDETS

La musique n'est pas le seul terrain de jeu du prochain directeur artistique du cabaret historique.

Mathias Malzieu semble tout droit sorti d'un roman de Roald Dahl (par ailleurs, l'un de ses auteurs de prédilection). S'il n'a pas inventé la célèbre Chocolaterie, ni le Haricot magique, il est fort probable que son prochain terrain de jeu, Les Trois Baudets, verra naître quelques fantastiques projets. C'est en tout cas ainsi qu'il envisage sa prochaine direction artistique. « Ça me passionne parce que c'est un outil fabuleux et que je ne l'ai jamais fait, s'enthousiasme-t-il à la veille de son entrée en fonction à la direction artistique de la salle. Je vais être à la fois directeur et débutant, travailler avec des gens qui ont plus d'expérience que moi et apprendre. Et je vais amener quelque chose qui n'est pas du tout formaté, mes idées. Ce qui me passionne, c'est l'histoire de ce lieu et, sans le muséifier, je voudrais que cela continue à être un lieu de vie, un lieu particulier, magique, qui fasse le lien. »

Raconter des histoires

Le chanteur du groupe Dionysos, qui est aussi écrivain et cinéaste, est venu au rendez-vous avec un pull « guerre des étoiles », sa casquette fétiche de rappeur et sa planche de skate (Rosy), celle avec laquelle il a traversé l'Islande jusqu'aux confins de l'Arctique (un voyage qui va devenir un film). Il raconte : « Ma découverte de la beat generation, de la nouvelle vague, des surréalistes et du rock s'est faite en même temps et je rêvais des trois. J'avais envie de raconter des histoires, quelle que soit la forme qu'elles prendraient, chansons, livres, ou clips. »



Mathias Malzieu sera « directeur et débutant » à la fois.

« J'avais envie qu'on refasse ce qu'il a fait : organiser bien sûr des Open Mic (NDLR : scènes ouvertes) avec des néophytes, mais qu'il y ait aussi des gens confirmés qui viennent essayer leurs chansons ; je voudrais qu'on achète une machine à graver des vinyles en direct et qu'à chaque concert, un numéro de billet permette, comme une tombola, de les gagner ; je voudrais qu'il y ait une radio Les Trois Baudets, des « cartes blanches » cinéma hebdomadaires confiées à l'un des artistes programmés, à la fois le côté pouponnière et le clin d'œil au passé... Pour la déco, j'aimerais aussi rencontrer des artistes du coin qui fassent des portraits, que les plats du restaurant s'appellent Gainsbourg ou Barbara, je voudrais qu'on refabrique un « pianocktail », qu'on trouve un vrai juke-box avec des vinyles des gens qui sont passés par là à l'époque, remonter une librairie ; je voudrais qu'on entre dans un univers, influencé par le mien bien sûr, mais une sorte de petit parc d'attraction de la chanson française. »

Des formules magiques

Bien sûr, pour réaliser tous ces projets, il faudra que la production suive et que Mathias se garde un peu de temps pour ce quartier où il a vécu cinq ans. Ça ne semble pas le soucier le moins du monde ! « Je suis dans un moment d'hyper activité, je travaille à des formules magiques à chaque fois et ça me passionne. »

Un bain de jouvence, une expérience au-delà du simple concert, tel est le rêve de Mathias Malzieu pour Les Trois Baudets, un rêve artistique et social qu'il articulera avec Mouss Amokrane, un ami, à la direction du Centre Barbara (lire ci-contre).

« Le passé et le présent ont fait de ce lieu un endroit magnifique. À nous de rajouter un peu de sel et de sucre ! » conclut cet euphorique insatiable !

DOMINIQUE BOUTEL

Son énergie débordante vient-elle d'avoir frôlé la mort, lorsqu'il a découvert en 2013 qu'il était atteint d'une aplasie médullaire qui le contraignait à une greffe de moelle osseuse ? Ou date-t-elle encore d'avant ? « L'univers de mes histoires, c'est la compensation, la question de la résilience. Il y a un flux qui peut naître d'une histoire d'amour, d'un voyage, de la chambre stérile, qui va se tendre et me donner envie d'écrire. Si je n'attrape pas la sensation, ne la modèle pas, je perds l'équilibre. »

Le modèle de Boris Vian

D'ailleurs Boris Vian, dont on fêtera le centenaire l'année prochaine et qu'il considère comme un « modèle », lui inspire déjà pas mal de fantaisies :

Unis pour le meilleur et pour le rire



Jean-Claude N'Diaye

Ambiance très festive le 20 novembre, place du Tertre, pour une singulière cérémonie : la grande soirée des mariages. Quatre couples ont été unis par Marielle-Frédérique Turpaud (à droite sur la photo), cinquième maire de la Commune libre de Montmartre selon un code propre à cette association, en usage depuis au moins 1924. Ce code permet de se marier, se remarier ou se démarier avec son ou sa conjoint-e, ami-e, collègue, beau-frère, concierger, mobylette, lévrier... L'union est à durée limitée d'un an pendant lequel « les époux doivent se jurer infidélité permanente » et au-delà duquel « la lune de miel sera remplacée par la lune de fiel... car le mariage est aussi provisoire que la scarlatine ou le

rhume de cerveau », édicte le code. La joyeuse union de Thierry Le Luron et Coluche, en 1985, fut célébrée selon ce rite ! La devise de la Commune libre de Montmartre, fondée en 1920 par Jules Depaquit, afin de décréter la séparation de Montmartre et de l'Etat est : « Pour ce qui est contre et contre ce qui est pour. » La Commune se veut « depuis sa naissance un contre-pouvoir loufoque et culturel », indique sa maire. Tout un programme pour cette joyeuse bande emmenée par son président Jean-Loup Bouvier dans de nombreux événements à Montmartre et jusqu'à la commune libre de Bandal ou celle de Rothure en Belgique !

● MARYSE LE BRAS
commune-libre-montmartre.fr

IMAGINE... UNE CUISINE SAINNE ET DES ENFANTS BIENVENUS

« Changez votre alimentation, sauvez la planète (et vous par la même occasion !) » : ce café-restaurant est né d'une réflexion sur nos modes de vie et de consommation.

Jeune papa de deux filles, Antoine Aouidad vit sa paternité à fond. Son rôle de père a déterminé la création de ce café-restaurant différent, un espace de liberté pour les parents « où les enfants se sentent à leur place. » En sortie avec ses filles, il s'est souvent trouvé à l'étroit avec sa poussette, sans chaise haute, ni table à langer, et surtout sans menu adapté aux enfants. Il s'est aussi indigné de l'offre de snacks et de boissons dans les endroits qui ciblent les enfants : « On les attrape avec Mickey pour leur mettre à hauteur du regard du sucre, des additifs et du dioxyde de titane. C'est dégueulasse. Chez Imagine, les parents peuvent donner un goûter sain à leurs enfants. »

Bio, sain, nutritif

Dans ce café-restaurant, on boit et mange des produits exclusivement bios. Le menu varie selon l'arrivage du fournisseur, Primeur éthique, situé à quelques encablures : soupe et salade du jour (autour de 9€), toast avocat/patate douce (10,90€), ou encore bol de légumes cuits vapeur avec un appareil qui préserve les nutriments pour servir « des assiettes dans lesquelles il n'y a aucune calorie vide ».

On trouve aussi des collations sans sucre ajouté ni sirop, des thés et cafés bios (1,90€ l'expresso servi en salle). Les jus de fruits et légumes de saison (7€) sont pressés à froid et à la minute pour bénéficier au maximum des apports nutritionnels, car « avec la photo-oxydation, les jus se vident de leurs nutriments en quelques minutes ». Enfin, l'équipe produit chaque matin ses propres laits végétaux sans additif (amande, noisette, coco) également à emporter avec le bon vieux système de la consigne.

Antoine concède qu'il est difficile de résister à la malbouffe et s'inclut dans la masse des parents dépassés. Pour lui, bien manger, ça s'apprend. Il est fier qu'à Imagine, « des enfants mangent de l'avocat, du kiwi ou de la carotte pour la première fois, car quand les choses sont bien présentées, on y arrive ».



Rien que du bio au comptoir d'Antoine Aouidad.

Brigitte Postec

Un espace est dédié aux jeunes enfants en fond de salle avec un long banc retapé, une table à hauteur, des livres, des jouets en bois et un point d'eau.

Une portée politique

Imagine est aussi né d'une colère. Très impliqué dans le collectif de parents « Les enfants du 18^e mangent ça », qui se bat pour une nourriture saine dans les écoles, Antoine assume la portée politique du lieu. Il discute avec les clients et fait parfois de la pédagogie, comme avec cette cliente qui demande du sucre avec son café et se voit poliment répondre qu'il n'y en a pas chez Imagine. Depuis elle accompagne son café d'une datte et tout va pour le mieux.

« Faire de la politique, c'est être en prise avec la réalité, alors oui c'est politique. Je choisis avec qui je

travaille, qui je paie. » Il évoque aussi ses filles qu'il veut voir grandir avec la preuve tangible qu'on peut faire évoluer les habitudes en agissant localement.

Comme il n'aime ni les labels ni les cases, Antoine n'affiche pas les termes bio ou vegan pour que chacun se sente bienvenu. Le chaland curieux entre avec ses habitudes et se laisse surprendre. Antoine est persuadé que « c'est plus facile de changer son environnement que ses habitudes. » Même si une visite à Imagine ne bouleverse pas nos habitudes alimentaires, on ressort avec un regard neuf sur le contenu de nos placards. ● HAJER KHADER BIZRI

105 rue Caulaincourt. Ouvert tous les jours de 7h à 19h. Métro Lamarck-Caulaincourt.

LE CINÉ XIII DEVIENT LE THÉÂTRE LEPIC

Le Théâtre Lepic ouvrira ses portes le 13 décembre. Cette ancienne salle de cinéma sera désormais uniquement consacrée à la scène.

Fini les canapés rouges, le Ciné XIII devient un vrai théâtre et change de nom, pour devenir le Théâtre Lepic. « Je trouvais que la rue Lepic évoquait Montmartre, ça permettait de mieux situer le théâtre pour les Parisiens », précise Salomé Lelouch, directrice et désormais propriétaire du théâtre. Autrefois décor du film *Édith et Marcel*, de Claude Lelouch, le Ciné XIII était devenu un cinéma de quartier. En 2003, Salomé Lelouch le transforme en théâtre à son arrivée à la direction. Tout en préservant l'âme du lieu, avec

son style des années 20, elle a cette année décidé de le rénover. Le plancher du plateau a été refait, place à un nouveau sol avec moquette et lumières d'escaliers, le public pourra découvrir des fauteuils tout neufs. L'objectif de cette rénovation était surtout d'offrir de bonnes conditions de travail aux artistes. Ils auront maintenant de vraies loges, des douches, une buanderie et une salle de répétition.

La programmation restera toujours aussi surprenante et moderne, accueillant de jeunes metteurs en scène

ainsi que de plus confirmés. Le Théâtre Lepic poursuit la tradition de s'associer à un artiste durant toute la saison. Cette année, c'est Mikaël Chirinian qui a été choisi. Pour cette réouverture, il sera metteur en scène pour *J'aime Valentine mais bon...* et *Chatons violents*, puis auteur et acteur pour *L'ombre de la baleine*. ● SAMUEL CININNATUS

Théâtre Lepic, 1 avenue Junot, 01 42 54 15 12, métro Abbesses ou Lamarck-Caulaincourt.

LA TOUCHE DU MAÎTRE

Rencontre avec Christopher Jones,
un des derniers facteurs de
clavecins de France.

Je ne suis pas sûr que ça intéresse vos lecteurs...» Christopher Jones est un homme pudique. Montmartrois depuis près de 40 ans, ce Gallois de 68 ans fait pourtant un des métiers les plus rares du 18^e arrondissement (et de France) : il est facteur de clavecins, l'équivalent de luthier pour les violons. Reconnaissable entre tous par son timbre métallique, l'instrument pince les cordes, alors qu'un piano les frappe. D'abord coqueluche de la noblesse et de la bourgeoisie sous l'Ancien Régime en France, mais aussi en Flandre, en Italie et en Angleterre, il a été oublié à la Révolution au profit du piano-forte puis du piano au XIX^e siècle.

Ce jour-là, alors que la pluie bat fort le pavé de la rue André Antoine, l'atelier étroit semble comme hors du temps. Seules les vibrations périodiques du métronome viennent troubler le calme qui y règne. Deux « carcasses » de clavecins, dont un du XVIII^e siècle, sont posées sur leur flanc, comme des navires à quai s'offrant une cure de jouvence. Christopher Jones fabrique ses propres clavecins, souvent inspirés de modèles historiques, mais une grande partie de son métier d'art consiste à réparer des instruments existants.

Rien de plus simple

Certains clients, comme les particuliers ou les conservatoires de musique, lui demandent une « mise en état de jeu ». D'autres, comme le Musée de la musique dont le clavecin trône dans l'atelier, demandent une « mise en état de présentation ». Dans les deux cas, c'est un travail de longue haleine : « En soi, il suffit de tracer des lignes sur du bois et de savoir les suivre. Mais ce n'est pas si simple...

Bach s'amusait d'ailleurs à dire : « Jouer d'un instrument ? Rien de plus simple. Il suffit d'appuyer sur la bonne touche, au bon moment, et la musique se joue elle-même. » »

Une histoire d'amour

Mais comment devient-on facteur de clavecin, métier datant du XV^e siècle ? Contrairement au violon, aucune école n'existe. Le métier a d'ailleurs disparu pendant plus de 100 ans. Etudiant en histoire à Oxford, Christopher Jones était déjà intrigué par l'atelier d'un facteur situé aux abords de la prestigieuse université. Au fil des années, il travaille pour un antiquaire puis commence le travail du bois. Son apprentissage à Londres provoque un déclic : « J'étais touché par le dessin, l'architecture, la décoration. C'est comme une histoire

d'amour, ça ne s'explique pas vraiment. »

Derrière les lunettes rondes noires pétillent des yeux de passionné. C'est essentiel, quand on sait que chaque clavecin lui demande une à deux années de travail. Ses clients le connaissent par bouche-à-oreille. Ils dépensent entre 18 000 et 35 000 €, comme ce médecin pathologiste lillois ou ce banquier père de clavecinistes amateurs. Mais cela ne suffit pas pour en vivre, le marché est saturé. Et le secret de longévité de sa carrière réside en fait dans l'atelier attenant au sien : sa femme, Catherine, y est ébéniste restauratrice habilitée Musées de France. « Son travail est plus rentable, il subventionne ma fabrication de clavecins. Sans elle, je ne pourrais pas continuer. » Un vrai travail d'équipe en somme. ● Miren Garaicoechea

Christopher Jones, 18 rue André
Antoine. 01 42 52 94 03

0% baroque, 100% rock

Le clavecin, vieux jeu et poussiéreux ? Que nenni ! Tendez l'oreille : « Play with fire », des Rolling Stones, « Love me two times », des Doors, « Teardrop » de Massive Attack, « Tetra » de Sebastian ou encore « Arcades » de C2C font appel au noble instrument.



Capucine Leonard Matta

UNE BISCUITERIE ARTISANALE, UN GOÛT D'ENFANCE

Fabriqués et vendus sur
place, les petits gâteaux
embaument le quartier.

C'est en suivant l'odeur exquise des petits gâteaux de notre enfance qu'un après-midi, montant vaillamment à l'assaut de la rue Lepic, notre odorant gourmand nous a orientés vers la Biscuiterie de la Butte. Au travers des amples baies vitrées, on distinguait les biscuits dorés joliment exposés dans leurs boîtes en fer blanc à l'ancienne, posées sur une table de bois. On a poussé la porte.

Ici pas de frontière entre la boutique et le laboratoire avec chambre froide, réfrigérateur, congélateur, fours, laminage, nécessaires à la fabrication des biscuits de la Compagnie générale de biscuiterie. Dans ce lieu lumineux, la bonne odeur est irrésistible. Les

Diamants au chocolat à la fleur de sel, à la pistache ou à la vanille et autres Palets bretons, Pavés de la Butte, tous biscuits artisanaux, sont vendus au choix et au poids. Il va sans dire que le beurre doux des Charentes et la farine artisanale entrent dans la composition des pâtes feuilletées ou sablées garanties sans conservateur.

Pour se consacrer à la confection de ces petits gâteaux aux recettes simples, Alain de la Rochère, ancien avocat, a troqué sans hésitation la robe contre le tablier. Heureux de fabriquer des produits qu'il vend, il ne peut imaginer, dit-il, « faire autre chose sous prétexte d'être dans l'air du temps ».

Moelleux ou croquants

Avec en tête cette idée de « faire des biscuits », il a quitté le Bistrot de la Galette qu'il avait ouvert précédemment. Cet ex-associé de Gilles Marchal,

le célèbre pâtissier de la rue Ravignan - qui a formé ses trois collaborateurs, a installé son entreprise en juin 2016 dans l'ancien « Water bike » de la rue Constance. Moelleux ou croquants, ses petits gâteaux attirent des visiteurs lointains : Japonais et Américains de passage font provision de biscuits à la pistache, au cacao, au safran, aux

épices. La vente se fait essentiellement le week-end, la majeure partie du temps étant consacrée à la fabrication.

Seule fabrique de biscuits sur la place de Paris, selon Alain de la Rochère, la Compagnie générale de biscuiterie fournit « quelques belles maisons et tables étoilées ». Membre du Collège culinaire de France, elle figure dans plusieurs guides. On peut effectuer ses commandes sur place ou en ligne.

N'oublions pas les chocolats ! Fabriqués dans la confiserie de la rue de l'Université que l'ex-avocat a rachetée en souvenir des friandises que ses grands parents lui offraient dans son enfance, ils sont également disponibles rue Constance. ● JACQUELINE GAMBLIN



Thierry Nectoux

1 rue Constance.
Ouvert du mardi au dimanche de 11h à
19h, 06 86 43 40 84. Métro Blanche.
www.ciegeneralebiscuiterie.com

SÉQUENCES SUR L'ANTI-COLONIALISME

Durant les vacances de la Toussaint, dix jeunes du 18^e ont participé au tournage d'un documentaire sur l'histoire de la colonisation.

Il est important de leur faire comprendre l'histoire, pour mieux aborder le futur, » confie Laurence Launey, responsable de la Compagnie du son des rues. Depuis sept ans, l'association organise des stages d'initiation au documentaire, pour des jeunes âgés de 11 à 16 ans, habitant les quartiers prioritaires du nord-est de Paris. Qui êtes-vous Aimé Césaire ? À la rencontre des religions de mon quartier, ou plus récemment, Sur les bancs de l'égalité, font partie de leurs précédentes réalisations. En tout, une dizaine de films.

« Trouver des repères identitaires »

Et cet automne, durant cinq jours, dix jeunes du 18^e arrondissement ont participé au tournage d'un documentaire sur l'histoire des colonisations avec un focus sur l'histoire de la Martinique. « Ces adolescents ont besoin de trouver des repères identitaires, précise Laurence Launey. Ils sont majoritairement issus de l'immigration, se questionnent beaucoup sur leur propre histoire, sur leur appartenance à la société dans laquelle ils vivent et dans laquelle ils sont nés pour la plupart. »

Pourquoi ce focus sur la Martinique ? Par rapport à Aimé Césaire, choisi comme ligne directrice de ce documentaire. L'écrivain et homme politique, originaire de la Martinique, est célèbre notamment pour son *Discours sur le colonialisme*. À partir des années 30, il fut l'une des grandes figures des luttes contre le colonialisme et le racisme. Avec Léopold Sédar Senghor et Léon-Gontran Damas, il a été le fondateur du mouvement littéraire de la Négritude. À sa mort en 2008, Aimé Césaire est devenu le quatrième écrivain français à avoir des obsèques nationales.

Ce documentaire est donc, pour les jeunes, l'occasion de découvrir cet intellectuel majeur et d'approfondir ce qu'ils ont pu apprendre au collège sur cette page de l'histoire. « Je ne connaissais pas Aimé Césaire, j'ai été contente de le découvrir même si je ne comprends pas tout ce qu'il écrit, explique Morgane. La traite négrière, je l'ai étudiée en 4^e, là, je commence à étudier les colonisations autour de la Première Guerre mondiale, donc je continue à en apprendre plus avec ce stage. » « En tant qu'Algérienne, j'avais déjà entendu parler du colonialisme, ajoute Bouchra, mais c'est toujours intéressant d'en savoir plus. »

Plusieurs rencontres

Pour la première partie du tournage, les stagiaires se sont rendus dans divers lieux à Paris. Au collège Aimé Césaire, ils ont rencontré Monique Choux, Martiniquaise et directrice adjointe de la SEGPA de l'établissement du 18^e. Puis lors d'une visite guidée dans les quatre hectares du jardin d'agronomie tropicale, ils ont pu échanger avec la conteuse Laure Urgin et Dominique Lasserre, le bibliothécaire de ce jardin, implanté dans le bois de Vincennes, sur le site de l'ancien jardin d'essai colonial. Des lieux encore traversés par le souvenir de l'exposition coloniale et des zoos humains qui y furent composés. Le producteur et journaliste Claudy Siar, les a reçus dans les locaux de la radio RFI pour par-

ler notamment esclavage moderne. À l'Assemblée nationale, ils ont été accueillis par Serge Letchimy, député de la Martinique qui a longtemps connu Aimé Césaire.

Sur les lieux de tournage, les jeunes stagiaires s'occupent de tout, aidés par quatre personnes : une réalisatrice, une documentariste, une coordinatrice et un technicien. Les adolescents avaient tous déjà participé au moins à un film. Pour Morgane et Flaminia c'est un moyen de toucher du doigt des disciplines qui les intéressent : la photographie et la vidéo. La mécanique est bien huilée : ils préparent le matériel, choisissent le plan, filment, prennent le son. « Silence, moteur, ça tourne... » Le calme s'installe et tout le monde devient sérieux, concentré, pour mener les interviews. Chacun, à tour de rôle, passe de la caméra au son, du son à l'interview. Même si « personne n'aime le son ! », car il faut tenir la perche du micro pendant de longues minutes.

Financement participatif

Après les tournages parisiens, du 3 au 10 mars prochain, l'équipe prévoit de se rendre en Martinique. Ce sera l'occasion de rencontrer les élèves du collège Aimé Césaire à Basse-Pointe. Ils ont également prévu d'interviewer l'écrivain Patrick Chamoiseau et le maire de Fort-de-France, Didier Laguerre.



Les jeunes, avec Dominique Lasserre, devant un monument du jardin d'agronomie tropicale, qui honore les soldats malgaches morts en 14-18.

Plusieurs lieux d'histoire et de mémoire seront filmés, comme le mémorial Cap 110, où ils découvriront les sculptures de l'artiste Laurent Valère, rendant hommage aux victimes de la traite des noirs. Pour contribuer à financer le voyage, une campagne de crowdfunding a été lancée, promue par les jeunes sur les réseaux sociaux. L'équipe doit réunir 4 500 € avant le 30 janvier. En juin, leur documentaire sera projeté dans quatre établissements scolaires des 18^e et 19^e arrondissements. Tous espèrent pouvoir présenter ensuite leur travail, au-delà des frontières du nord-est de Paris. ●

SAMUEL CINCINNATUS

www.sondesrues.com
<https://mymoneyhelp.fr/projet/nous-avons-besoin-de-votre-aide-pour-continuer-notre-tournage-en-martinique/>

UNE PORTE OUVERTE À SAINT-DENYS

Depuis deux ans, Saint-Denys de La Chapelle accueille migrants et SDF.

J'ai été interpellé en arrivant dans le quartier, » confie le père Hervé Loua, qui est devenu le curé de la paroisse Saint-Denys de La Chapelle, à Marx Dormoy, à l'automne 2016 lorsque les migrants affluaient dans le quartier. « Ils étaient devant nos portes. Que faire avec nos semblables qui dormaient seuls dans la rue ? »

Depuis lors, la paroisse organise chaque samedi matin de 8 h 30 à 12 h un café solidaire offrant aux migrants et autres un bon petit déjeuner, des cours de français, des conseils et... de la chaleur humaine. « Il fallait de

la charité, » ajoute ce curé de 38 ans, lui-même originaire de Guinée-Conakry.

De l'aide et un lieu de rencontre

Ce matin-là ils étaient une cinquantaine venus chercher du café, un œuf dur, des vêtements et de l'aide, mais parfois ils sont jusqu'à 100 à se ravitailler ou à retrouver des connaissances dans la grande salle du sous-sol où plusieurs bénévoles servent à boire et à manger alors que d'autres entament des cours de langue ou offrent des conseils.

Le problème de départ : la plupart des étrangers ne parlaient

qu'arabe ou anglais. Mais ce fut résolu par la participation de jeunes de l'association Humani Terre, dont la plupart parlent arabe.

« Le but du café solidaire est d'être un lieu de rencontre et de convivialité », dit le père Loua en précisant que le succès de l'initiative est dû à la mobilisation des paroissiens et la générosité des particuliers. La mission de l'église est triple, ajoute-il, annoncer, célébrer et servir – « servir les pauvres, servir les démunis. » ●

CLAIRE ROSENBERG

Paroisse Saint-Denys de La Chapelle, 54 rue de Torcy
 01 46 07 35 52

RAS LA CASQUETTE DES INCIVILITÉS

Pour compenser la pénibilité du travail des guichetiers affectés dans les quartiers populaires du 18e, La Poste va leur verser des primes. Mais rien n'est prévu pour améliorer la qualité du service rendu.

La patience serait la mère de toutes les vertus. Un adage à garder en tête au moment de franchir le seuil du bureau de poste de la porte de La Chapelle. En ce samedi matin d'octobre, on comptait près de 25 personnes dans la queue pour quatre guichets ouverts (colis ou banque). Résultat : jusqu'à une heure d'attente pour retirer des espèces sur un livret A, demander un RIB ou envoyer un mandat via Western Union. Une situation loin d'être exceptionnelle. Même topo à Marx Dormoy où une dizaine d'usagers remplissent quasiment tout l'espace situé près de l'entrée. Difficile pour les parents avec poussette de se frayer un chemin. C'est le bureau le plus fréquenté de l'arrondissement avec près de 1300 clients par jour.

Dans ce contexte, les altercations entre clients et guichetiers sont fréquentes. Certaines dégéné-

rent en insultes voire agressions physiques. Près de 100 incivilités ont été déclarées l'an dernier. Un chiffre évoqué par la CGT, qui ne reflète qu'imparfaitement la réalité des conditions de travail des postiers de notre arrondissement, selon le syndicat. Un grand nombre de ces comportements n'étant pas déclarés. Sollicitée par *Le 18^e du mois*, la direction de La Poste n'a pas pu nous fournir d'informations détaillées sur le 18^e arrondissement.

D'où un nombre élevé d'arrêts de travail. *Le Monde* évoquait, dans un article du 13 août dernier, 40 % à 50 % d'arrêts en plus par rapport à la

Un accord à mi-chemin

Pour améliorer les conditions de travail des agents en contact direct avec la clientèle, la direction de l'entreprise publique a annoncé en juin une série de mesures à la fois préventives (formation...) et curatives (primes...). Les facteurs ne sont pas concernés. L'accord, qui a été signé par une majorité de syndicats (CFDT et FO notamment), prévoit la mise en place d'une augmentation de 100 € par an de la prime commerciale et un abondement du

compte épargne temps (+ 25 %). Les agents qui veulent quitter leur bureau après quatre ans d'exercice seront accompagnés. Et les victimes d'agression

pourront bénéficier d'un suivi psychologique pendant un an. En outre, pour rendre ces agences dites BPS (banque à priorité sociale) plus attractives en interne, une prime de 3000 € étalée sur trois ans va être mise en place pour les nouveaux chargés de clientèle.

Des mesures largement insuffisantes pour la CGT, syndicat majoritaire, Sud-PTT et même l'Unsa, qui ont refusé de signer l'accord. « Les compensations financières sont très limitées et ne bénéficieront pas aux agents déjà en place », déplore Sylvain Ruel, membre du CHSCT (comité d'hygiène, de sécurité et des conditions de travail) pour la CGT.

L'Unsa regrette le faible nombre de postiers éligibles à ces aides et demande un doublement de la prime commerciale.

Démener les situations

Pour faire baisser les tensions et réduire le nombre d'agressions, la direction promet aussi de renforcer les formations à la gestion des incivilités et à la médiation. Un dispositif gradué de sanctions pour les clients agressifs (lettre de mise en garde puis plainte et clôture de compte) sera aussi déployé d'ici la fin de l'année.

En outre, des vigiles peuvent désormais être embauchés dans les bureaux de poste les plus touchés par les incivilités lors des pics de fréquentation. Ces dernières ont lieu avant le 10 de chaque mois, lors du versement des prestations sociales. Les agences de La Chapelle et de Philippe de Girard ont déjà eu recours à de tels professionnels.

Ces mesures peuvent avoir un rôle utile cependant, pour la CGT, elles ne s'attaquent pas aux racines du problème. « Pas grand-chose n'est fait pour satisfaire les besoins des usagers. Nous sommes souvent en sous-effectif dans les agences et il y a de plus en plus d'intérimaires depuis deux ans. Ces derniers ne maîtrisent pas toujours les dispositifs et la réglementation qui change souvent. D'où des erreurs et des temps d'attente rallongés, ce qui crée des frustrations et suscite de l'énervement », explique Sylvain Ruel. Les clients sont incités à utiliser les machines en libre-service, mais elles laissent de côté les personnes en situation d'illettrisme ou celles qui ne maîtrisent pas le français.

Le syndicaliste réclame aussi une harmonisation des procédures entre bureaux, que ce soit pour le courrier ou la banque. « Par manque d'information ou de temps, chacun fait à sa sauce. Tel document est exigé dans un bureau, mais pas dans un autre », complète Franck Certain, guichetier à la porte d'Aubervilliers et à la porte de La Chapelle.

Face à ce problème complexe auquel sont confrontés de plus en plus de services publics, la réponse ne peut être que plurielle. ● FLORIANNE FINET

Pas grand-chose n'est fait pour satisfaire les besoins des usagers. Nous sommes souvent en sous-effectif dans les agences.



Pascaline Lemoigne

MADAME MOUSTACHE DE RETOUR RUE DE L'ÉVANGILE

Si ce mur-là avait la parole, comme d'autres ont des oreilles, sûr qu'il dirait ce qu'il a sur le cœur, avec tout ce qu'il voit depuis tout ce temps, ceux qui lui pissent dessus, les errants, les sans deuil, ceux qui passent devant lui sans lui jeter un œil, alors qu'un mur quand on y pense, ce n'est tout de même pas rien, ça en porte, des choses et des vies.

Si ce mur là avait la parole, sûr qu'il dirait dans le froid dans le vent, grand et vaste merci à cette Madame Moustache, après tout, elle n'est pas obligée de penser à venir l'habiller une ou deux fois l'an, le recouvrir avec soin d'histoires d'hommes et de femmes en papiers féériques, de mots qui dansent et de pensées qui font rêver les yeux.

Si ce mur-là avait la parole...

D.C.

Rue de l'Évangile, sur le mur d'angle avec le Paris Store : « Qui trop embrase mal éteint »... tout un programme.

LES TROIS ÂGES DE L'HÔPITAL BRETONNEAU

En 120 ans de vie, l'hôpital Bretonneau fût d'abord spécialisé en pédiatrie. Il se consacre aujourd'hui à la gériatrie. Entre les deux, une période d'intense création artistique.

L'hôpital Bretonneau a traversé la plus grande partie du XX^e siècle au service de l'enfance et de la maternité. En 1988, inadapté aux exigences nouvelles en matière de sécurité et de confort hospitalier, il ferme ses portes. Pendant près de dix ans, ses locaux abritent alors un centre de création picturale et musicale. Partiellement reconstruit, l'hôpital rouvre ses portes en 2001 pour répondre à une demande nouvelle de la société : la prise en charge des personnes âgées.

À la fin du XIX^e siècle, à Paris, seuls existent deux hôpitaux pédiatriques, Necker et Trousseau dans le 15^e et le 12^e arrondissement. Rien dans le nord de Paris. Les conditions d'hospitalisation sont violemment critiquées car elles favorisent la propagation des épidémies et une forte mortalité infantile. Une importante réforme de l'hospitalisation pédiatrique est décidée en 1895 pour moderniser et mieux répartir dans Paris les possibilités de soin.

Dès 1885, les habitants des Grandes Carrières avaient signé une pétition réclamant un hôpital dans leur quartier plutôt qu'à Belleville. Le 18^e obtient satisfaction avec la création de Bretonneau

« Une construction hospitalière élégante, riante et harmonieuse, à la pointe du progrès médical. »

en 1901. Baptisé du nom d'un médecin du début du XIX^e (*lire encadré*), il est construit sur le modèle pavillonnaire anglais reconnu à l'époque pour sa modernité.

Grande nouveauté : les malades sont répartis en fonction de leurs pathologies (chirurgie, médecine, soins aux contagieux, aux diphtériques...) avec des

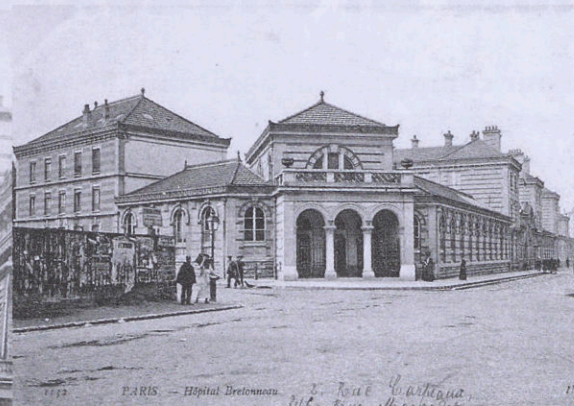


664. Montmartre. — Hôpital Bretonneau (entrée principale)

bâtiments réservés aux maladies infectieuses. « Une construction hospitalière élégante, riante et harmonieuse, cite la presse médicale alors, et à la pointe du progrès médical de l'époque ». Bretonneau

est donc construit en six pavillons près du cimetière de Montmartre, sur un terrain triangulaire de 14 000 m². Il compte 244 lits avec cinq personnels médicaux et 130 agents hospitaliers. Son architecte, Paul Héneux, venait aussi de concevoir la caserne de pompiers de la rue Carpeaux, ouverte en 1900, tout près de l'hôpital.

L'hôpital compte en 1925 près de 5 000 admissions par an. Près de la moitié des lits accueillent les contagieux (scarlatine, rougeole, diphtérie et tuberculose). Pourtant, faute de médicaments adaptés, seul un enfant sur sept peut être sauvé. « Lors



L'hôpital sur des cartes postales du siècle dernier : sa construction en pavillons (derrière la grille à gauche, le long de la rue ci-dessus) était très innovante.

de mes débuts à l'hôpital en 1925, indique dans son mémoire le professeur Jean Weill, ancien chef de service à Bretonneau, on ne possédait que cinq médicaments efficaces : aspirine, digitaline, opium, belladone et quinine. En pathologie infectieuse, nous n'avions rien. Le diagnostic était posé mais nous ne savions absolument pas les soigner ».

Jusqu'à la loi hospitalière de 1941, l'hôpital public est réservé aux enfants nécessiteux, souvent dénutris et logés dans des conditions insalubres. Des consultations externes sont données avec des soins gratuits. Elles sont très fréquentées car le 18^e et la banlieue nord sont très peuplées et populaires. Bretonneau devient vite trop petit et les pavillons sont surélevés.

Les mères aussi

Une maternité est créée en 1929 dans un bâtiment annexe. C'est un succès, avec 1 800 accouchements pratiqués par an et une consultation pour nourrissons très prisée par les mères du 18^e pour le soin et des conseils, en particulier concernant l'allaitement. Beaucoup d'enfants abandonnés, notamment pendant l'Occupation, y sont recueillis. Cette situation se prolonge même après la guerre et une affaire d'abandon fait la une des journaux (*lire encadré*).

À partir de 1945, la mortalité infantile recule grâce à l'amélioration des conditions de vie des habitants et à l'arrivée des vaccins, de la pénicilline puis d'autres antibiotiques, pour lutter contre les infections microbiennes.

Les bâtiments se modernisent avec la création de boxes permettant un accueil plus adapté aux différentes situations d'enfants. Les pavillons de contagieux ferment et sont réaménagés. Les dortoirs de la maternité sont transformés en chambres de deux à trois lits. Une vaste campagne d'humanisation des services est lancée, avec de meilleures prestations d'accueil des malades et de leurs familles. Un premier poste d'hôtesse est créé en 1955. Le bilan d'activité est remarquable, avec le meilleur taux d'occupation des hôpitaux de Paris, mais les locaux sont vétustes, peu fonctionnels et sous-équipés en matériels performants. Il faudrait rebâtir et repenser l'hôpital. Problème : le terrain s'avère trop exigu et trop fragile pour mener de front activité et reconstruction.

Malgré des pétitions demandant le maintien de la maternité, les premiers travaux de rénovation sont stoppés face aux trop grandes difficultés de

Pierre Fidèle Bretonneau (1778-1862)

Issu d'une famille de maîtres-chirurgiens de Touraine et médecin lui-même, Pierre Bretonneau a mis sa faculté d'observation et sa grande rigueur au service du diagnostic et de la description des maladies, en particulier des maladies pédiatriques. Il a guéri en 1826 un malade atteint d'une angine diphtérique en préconisant une nouvelle méthode : la

trachéotomie. Infatigable travailleur, il fût maire de Chenonceau, puis directeur de l'hôpital de Tours qui porte aussi son nom. Reconnu de ses pairs et bien que très modeste, il devint membre de l'Académie royale de médecine et, en reconnaissance de ses travaux, un timbre à son effigie a été émis en 1962 pour le centenaire de sa mort.



Jean-Claude N'Diaye



Cette rue intérieure couverte, facile d'accès pour les personnes âgées, traverse le nouveau bâtiment.

modernisation. La fermeture est actée par l'Assistance publique qui décide de construire un nouvel hôpital pédiatrique dans le 19^e, l'hôpital Robert-Debré. L'équipe médicale participe au projet dans le cadre du GORD (groupe opérationnel Robert-Debré) avec l'objectif d'innover sur le plan médical et social tout en mettant l'accent sur l'humanisation de l'hôpital.

En attendant ce nouvel hôpital, Bretonneau poursuit son activité pour les enfants malades de son secteur mais devient aussi un hôpital de pointe et de référence pour des soins spécialisés et le traitement de pathologies lourdes en chirurgie, en ORL et dans les maladies d'insuffisance rénale. Entamée en 1988, la fermeture est totale en 1990.

Bouillonnement artistique

L'association Usines éphémères, fondée par Caroline Andrieux et Christophe Pasquet, repère les locaux inoccupés afin de les mettre à disposition de jeunes artistes. Une nouvelle période s'ouvre, d'intense bouillonnement culturel, c'est l'Hôpital éphémère.

Le 18 juin 1990, l'AP-HP signe une convention avec l'association. 15 000 m² de locaux désaffectés deviennent ainsi un des plus grands centres artistiques européens. « Ce lieu est étrange, c'est vrai. Mais il est aussi très fonctionnel. Il y a des rampes pour les sculpteurs et des sous-sols pour les musiciens » expliquait le fondateur Christophe Pasquet dans *Le Parisien* en 1995. Par sa belle superficie, son environnement, il attire des créateurs de tous horizons et de toutes pratiques artistiques : peinture, danse, théâtre, photographie ou stylisme, studios d'enregistrement et de concert.

L'ex-hôpital devint ainsi un lieu de référence pour plus de 500 artistes et 300 groupes de musique. Jean-Louis Aubert y enregistre en 1992 son album *H*, considéré par ses fans comme un des meilleurs de son parcours solo. Citons encore les

groupes FFF, Les satellites, Lofofora ou encore les plasticiens Claude Clovsky et Daniel Spoerri. Celui-ci indique en 1995, dans *Le Monde*, que « le côté éphémère du lieu le rend propice à la création, car on doit se survolter, être vif et conscient de ses moments présents ».

Deux ans plus tard, en 1997, clap de fin pour ce lieu alternatif : l'équipe d'Usines éphémères démonte l'Hôpital éphémère pour récupérer le maximum de matériaux qui serviront à la rénovation du centre sportif Valéo, futur centre culturel Mains d'Œuvres à Saint-Ouen.

Aujourd'hui, seuls les bâtiments entre les rues Carpeaux et Joseph de Maistre, côté cimetière de Montmartre, ont été conservés. Sur un terrain de 11 805 m², trois bâtiments principaux, d'une surface totale de 23 213 m², composent le nouveau Bretonneau : l'un construit en 2001 et deux autres datant de 1900 rénovés en 2001 et 2006. Il est maintenant spécialisé dans les maladies du grand âge avec trois équipes : soins palliatifs et douleur, psychogériatrie, évaluation et conseil gérontologiques.

L'innovation vient de son architecture et de son ouverture sur la ville. Doté de deux services d'hospitalisation (205 lits) et d'un hôpital de jour de 30 places, il est conçu autour de deux concepts forts dans la prise en charge des personnes âgées malades : la maison-

née, unité de vie et de soins pour 15 personnes afin que ces dernières puissent vivre au rythme des activités quotidiennes, et la rue intérieure. Un secteur de soins dentaires complète ses activités, où enfants et adultes peuvent consulter pour une urgence dentaire ou des soins en orthodontie, en implantologie et chirurgie buccale.

Bienveillance et ouverture

600 professionnels travaillent dans ce nouveau quoique très ancien hôpital, centrés sur les besoins et désirs de la personne malade dans une ambiance bienveillante et chaleureuse. Bretonneau dispose aussi d'une plate-forme d'information et d'accueil pour les personnes âgées, leur entourage et les professionnels des 8^e, 17^e et 18^e arrondissements. En 2014 puis en 2017, l'établissement a obtenu le label Culture et Santé en Ile-de-France pour la qualité de sa programmation culturelle. L'association Vivre à Bretonneau s'efforce en effet d'amener la vie de l'extérieur vers les patients : concerts, art-thérapie, cinéma, chorales, expositions. Des activités ouvertes aussi aux habitants car Bretonneau, c'est, plus qu'un hôpital, un beau et vrai lieu de vie à découvrir! ●

MARYSE LE BRAS

Hôpital Bretonneau, 23 rue Joseph de Maistre, 01 53 11 18 01, métro Lamarck-Caulaincourt ou Guy Môquet, bus 95.



De 1990 à 1997, l'hôpital a accueilli des centaines d'artistes et de musiciens dans ses locaux désaffectés. Sept ans d'activités culturelles intenses et joyeuses.

Abandon anonyme et adoption célèbre

Le 1^{er} décembre 1959, un nouveau-né trouvé dans une poubelle à Saint-Ouen est amené à Bretonneau pour recevoir les premiers

soins. Les infirmières décident de l'appeler André et l'affaire, médiatisée, arrive aux oreilles de Joséphine Baker au moment des

fêtes de Noël. La célèbre chanteuse décide de l'adopter et de le rebaptiser Noël. Il devient ainsi son onzième enfant.

ERRATUM

Dans notre numéro 265, l'article consacré au caporal Saint-Paul, soldat lors de la Première Guerre mondiale, né et décédé dans le 18^e, comportait une erreur de taille : l'auteur en est Christophe Lagrange (et non Étienne). Nous avons également omis de préciser que Étienne Saint-Paul était né rue Marcadet, au 70, à trois numéros du local où est installé... Le 18^e du mois.

THÉÂTRE

POISSON ET PETITS POIS? UN RÉGAL!

Une tragi-comédie intelligente et drôle sur les relations mère-fille et l'expérience familiale.

Poses-toi les questions avant de te réveiller un matin avec des regrets! » Ecouterait-elle le conseil de sa mère? *Poisson et petits pois!* nous plonge dans l'intimité d'une relation tendue entre une jeune re-traitée et sa fille. Une mère parfois

envahissante, même si ce n'est que de l'amour. Cette pièce aborde avec beaucoup d'humour la question de la transmission entre les générations. Derrière les silences et les maladresses des deux femmes, se cachent des non-dits destructeurs, si puissants qu'on est presque

aussi torturé qu'elles. On veut savoir! Il y a des erreurs qui se répètent d'une génération à l'autre. Et le personnage qu'incarne Marie-Hélène Lentini (récemment dans *Fleur de cactus*, nommée aux Molières) a bien l'intention de clore ce cycle. Son humour vache est là pour bouleverser l'ordre des choses.

Coup de cœur pour le jeu de cette comédienne, qui nous happe dès les premières minutes et ne nous lâche plus! Elle est parfaite dans le rôle de la mère, sorte de « *Tatie Danielle* », sarcastique et amatrice de thé au rhum. Jouant sa fille, Dorothee Martinet est d'une grande sensibilité. Elle fait évoluer son personnage merveilleusement bien. *Poisson et petits pois!* : un beau moment de rire et d'émotion, à voir absolument! ●

SAMUEL CINCINNATUS

Au Funambule, jusqu'au 20 janvier. Texte Ana-Maria Bamberger. Mise en scène d'Aliocha Itovich et Slimane Kacioui. Avec Marie-Hélène Lentini et Dorothee Martinet, 53 rue des Saules, métro Lamarck-Caulaincourt, 01 42 23 88 83.



Franck Harscouët

PRIX WEPLER

DEUX FAITS DIVERS ONT INSPIRÉ LE JURY

Troisième roman de Nathalie Léger, *La robe blanche* relate le voyage tragique de l'artiste italienne Pippa Bacca qui voulait se rendre à Jérusalem en traversant les pays en guerre en robe de mariée. Moins d'un mois après son départ, le 31 mars 2008, elle est violée et assassinée en Turquie. L'auteure y projette le parcours de sa propre mère et le lien complexe qui les unit. Le roman a été couronné du Prix Wepler-Fondation La Poste (10 000 €), le 12 novembre. La mention spéciale, dotée de 3 000 €, a été décernée à l'écrivain et cinéaste Bertrand Schefer pour *Série noire*, son quatrième roman. Il revient sur l'enlèvement d'Éric, 4 ans, héritier de la famille Peugeot, au début des années 60. Premier du genre en France, il suivait à la lettre le synopsis d'un roman américain de Lionel White, *Rapt* lui-même inspiré de l'enlèvement du jeune Lindbergh. Fait exceptionnel, les deux romans sont édités par la même maison, P.O.L. C'est la 21^e édition de ce prix littéraire créé en 1998 à l'initiative de Marie-Rose Guarnieri, gérante de la librairie des Abbesses. ● A.K.

THÉÂTRE

LES DESSOUS DU POLAR

Avez-vous jamais rêvé du succès remporté par les romans policiers scandinaves? Camilla Lackberg ou Stieg Larsson vous ont captivés? Si oui, tant pis pour vous. Polar ou Comment écrire un polar suédois sans se fatiguer, est la comédie qui démythifie le genre, en détaille les ficelles les plus grosses et les ressorts les plus communs. Choix de la victime – «un enfant ça fonctionne toujours bien», composition de l'équipe d'enquêteurs – l'investigateur principal, qui emprunte l'imper et le sourcil levé de Colombo, sera flanqué d'un jeune inspecteur en blouson de cuir. Ou encore, détail des scènes indispensables – retour sur la vie privée ratée du principal protagoniste ou scène de baston en musique, ainsi que les astuces pour accélérer la résolution de l'énigme sont au menu. La pièce est tirée d'une bande dessinée d'Henrik Lange, lui-même suédois, adaptée et mise en scène par Marc Riso. Sur scène Victoire Charval, Rémi Johnsen, Thomas Lemaire, Louis Ould-Yaou, Julien Portugais et Hubert Rouleau se donnent la réplique avec humour et détachement. La salle est comble et rit beaucoup. Un petit bémol: la visibilité. On recommande donc vivement d'arriver bien à l'avance, pour s'assurer d'une place dans les premières rangées. ● SANDRA MIGNOT

Tous les mardis à 20 h, jusqu'au 18 décembre, Théâtre Montmartre-Galabru, 4 rue de l'Armée d'Orient, métro Blanche ou Abbesses, tmg75018@gmail.com.

JEUNE PUBLIC

UN MUSICAL QUI A DU GÉNIE!

Une aventure éternelle menée tambour battant grâce à la fougue de jeunes comédiens de talent.

À Persépolis, le sultan, sous l'emprise de son vizir, le fourbe Tahar, vit retransché dans son palais. Alors que dans les rues la révolte sourd, ce dernier projette de s'emparer de la lampe magique cachée dans une grotte de la montagne voisine. Une prophétie assure qu'une fois libéré, le génie qu'elle renferme exécutera trois de ses vœux. L'occasion, pour Tahar de s'emparer du pouvoir et d'épouser d'autorité Yasmine, la fille du sultan! Mais c'est sans compter avec Aladdin, jeune homme téméraire issu d'une famille noble mais désargentée, et sa promesse à sa mère malade de la guérir et de conduire dignement la bataille pour la liberté.

Dans ce conte musical de génie, interprété par une troupe de jeunes comédiens de la Compagnie Acte II motivés et doués, la chorégraphie, le chant, les combats de scène et les acrobaties ne doivent rien à la magie mais à un travail d'équipe à la mécanique bien huilée. Quant au bondissant « *Génie de la lumière* » tour à tour chanteur de rock, réalisateur de



Fabienne Rappeneau

miracles (!) dont le tapis volant refuse de décoller du sol, son humour et ses pitreries accentuent l'enthousiasme du public pour ce spectacle récompensé aux P'tits Molières 2017. Les costumes inspirés par les arts de la Perse antique sont remarquables. ● JGA

Aladdin la prophétie, de Morgane Quiguer et Jonathan Dos Santos, jusqu'au 20 février 2019 au Funambule, 53 rue des Saules, 01 42 23 88 83, métro Lamarck-Caulaincourt.

EXPO

LE RETOUR DES ARTISTES JAPONAIS

Huit ans après un premier volet, la Halle Saint-Pierre célèbre l'art brut japonais. Un bonheur de créations sans limite.

L'art brut, c'est l'art brut et tout le monde a très bien compris. Pas tout à fait très bien ? Bien sûr, et c'est pour ça qu'on est curieux d'aller y voir » (Dubuffet). Bousculant les codes de l'art occidental, une cinquantaine de créateurs japonais d'art brut détournant codes et matériaux, proposent des ouvrages singuliers, joyeux et colorés pour la plupart.

Affiché sur la façade de la Halle, le portrait de la *Petite Ulala*, visage blanc doté de deux minuscules oreilles, yeux cernés de noir (crayon de couleur, pastel, stylo), œuvre de Takeru Aoki, incite à soulever le rideau noir masquant le début de l'exposition. Marine, rouge, vert, un *Feu d'artifice* de mèches de coton et de laine ornant les pièces de tulle brodées par Misuzu Seko, accueille le visiteur. Mais voici qu'une colonne de *Camions de papier* (dessins de Takumi Matsushashi) part à l'assaut d'un mur. Rassurons-nous, les animaux voisins, œuvres sur papier astucieusement détournées en chiffres 688 par Yu Fujita sont indemnes ! Mais déjà les *Guerriers*

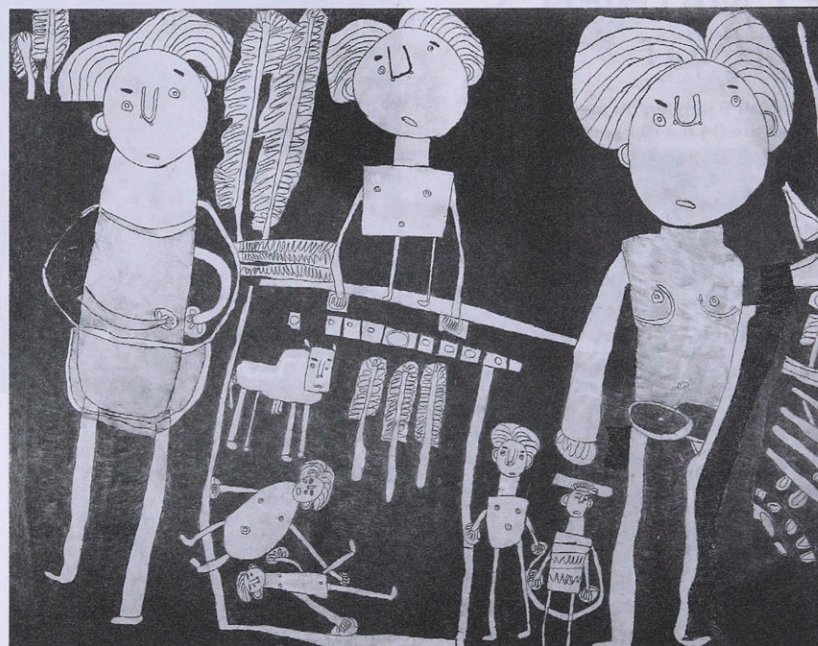
d'argile issus du folklore japonais, totems de fils de coton et fils synthétiques mêlés, descendent des cintres dans un flamboiement de couleurs. la *Tortue bleue de la mer*, pièce maîtresse des délicates sculptures gravées dans les bois de cèdre et de camphrier et colorées par Takayuki Ayama, voit nombre de visiteurs se pencher sur la vitrine qui la protège. Reiichi Hayashida réalise d'étonnantes maquettes, publicités pour l'avant-garde russe, Vichy, ou un spectacle de Mistinguett.

Humour et trouble

Totem géant en salopette garnie de multiples poches en forme de cœurs taillés dans des tissus de couleurs vives, *Grand personnage Pocket Pocket*, œuvre de Ichiro Yoshida, n'engendre pas la mélancolie ! A l'op-

posé, Masaki Hironaka et Yukio Karaki, deux survivants d'Hiroshima et Nagasaki, traduisent en dessins à l'encre et en peinture l'effroi face à l'arme nucléaire.

L'étonnant trio



Masaru Inoue

de *Sculptures d'argile* de Keisuke Atsumi (mousse de polystyrène, papier japon, aquarelle, pic de bambou) suggère avec humour des créatures guerrières, têtes d'enclumes, seins en obus, chaussures de guêtres ou de socques ethniques. Natif d'Hiroshima, Ichiro Oka présente une série de portraits : *Têtes, bouches, dents*, où des mâchoires menaçantes se superposent aux dessins, troublant cousinage avec les œuvres naïves de créateurs occidentaux. Vertige de l'artiste solitaire qui se « perd de vue », la *Créature à deux têtes, quatre jambes, deux queues*, est

un dessin troublant de Makoto Fukui. Des sculptures d'argile incrustées d'engobe, d'émail, *Oiseau de feu* ou *Bateau*, œuvres résultant de travaux collectifs ou individuels, ponctuent l'exposition. Et les paravents japonais joliment revisités aux feutres de couleurs par Marie Suzuki, confirment que l'art brut ne souffre pas d'exclusion. ● JGA

Halle Saint-Pierre, 2 rue Ronsard, jusqu'au 10 mars 2019, tous les jours de 11h à 18h (ouverture à 12h le dimanche), métro Anvers.

THÉÂTRE

UNE CRUELLE HISTOIRE D'HUMANITÉ

Les non-dits de l'existence dans une pièce écrite en 1978, la première de Nathalie Sarraute.

Elle est là, tapie dans l'ombre de la scène quasi nue, cette idée qui court et se propage, selon lui, dans la tête de sa collaboratrice. Ça l'obsède, l'Homme H2. Car la Femme F a bien là, dans sa tête, une petite idée cachée ! Il faudrait qu'il intervienne et la force à sortir. Très digne, F ne dit mot, estimant qu'il la déconsidère, alors qu'il insiste. Qu'elle parle ! Elle va prendre la porte, mais il la malmène, convaincu qu'il lui faut extirper cette idée qu'elle a en elle. Elle fuit. Quand H3 le rejoint, ça le rassure. Il lui ressemble. À eux deux, il vont débarrasser cette pimbèche du germe dangereux qu'elle garde dans un coin bien protégé de sa tête.

Découvrant soudain le mot « intolérance », H2 s'indigne. Il n'y a pas plus tolérant que lui ! H2 et H3 échafaudent des plans. Et si F était l'épouse de H2 ? Il pourrait demander le divorce pour cruauté mentale, vu le mécanisme qu'elle a là dans sa cervelle. Et si elle disparaissait complètement, plus rien ?

La voix, le jeu des comédiens, tous talentueux, investissent l'espace, fascinant le public. Première œuvre tragi-comique de Nathalie Sarraute écrite pour le théâtre, *Elle est là* bénéficie d'une mise en scène au cordeau. L'harmonie des lumières participe à la qualité du spectacle. ● JGA

Elle est là de Nathalie Sarraute, mise en scène Agnès Galan, avec Nathalie Bienaimé, Gabriel Le Doze, Bernard Bollet, Tristan Le Doze. Jusqu'au 29 décembre, Manufacture des Abbesses, 7 rue Véron, 01 42 33 42 03, métro Abbesses ou Pigalle.

TÉMOIGNAGE

LA CULTURE AU CÔTÉ DU SOCIAL

Daniel Conrod, collaborateur au 18^e du mois, vient de publier un livre fort, *On ne répare pas le monde*. C'est le dernier acte d'une résidence d'écriture qui s'est poursuivie, à Bobigny, entre septembre 2015 et décembre 2017, à l'invitation d'Hortense Archambault, nouvelle directrice de la Maison de la culture de Seine-Saint-Denis (MC93). L'objet était de (re)créer les fils d'une relation solide et durable entre les acteurs du champ social et ceux du monde de la culture. Témoignage implacable sur la solitude et l'invisibilité des travailleurs sociaux dans notre société consumériste et égoïste, récit vivant et émouvant des rencontres organisées dans divers quartiers de la ville – les banquets – où femmes, enfants, éducateurs, s'emparaient – enfin – de la parole, l'ouvrage élève à la hauteur d'un poème l'expérience vécue. L'auteur ouvre aussi des pistes pour une nécessaire transformation sociale et le rôle que l'artiste pourrait y tenir. Les mots de Faulkner sont, selon lui, toujours d'actualité : « La voix du poète ne doit pas se borner à conter l'histoire de l'homme, elle peut être l'un des soutiens, être l'un des piliers qui l'aideront à souffrir et à triompher. » ● DOMINIQUE DELPIROU

On ne répare pas le monde, Daniel Conrod, Les Solitaires intempestifs, 2018.

Installations

RAPHAËL DALLAPORTA ET MATHIEU PERNOT

Jusqu'au 6 janvier, du mercredi au dimanche (14 h à 19 h) au Cent Quatre, 5 rue Curial, 75019.

Les travaux des photographes Mathieu Pernot et Raphaël Dallaporta, tous deux résidents au Cent quatre, sont réunis dans des installations qui ont en commun d'explorer des lieux cachés, inaccessibles au grand public. Le premier a pénétré dans les murs de la prison de la Santé, dans les mois et années qui ont suivi la fermeture du site avant une reconstruction en profondeur (le lieu de détention devrait rouvrir en janvier 2019). Il a filmé et photographié les coursives vides, poussé les portes des cellules désertées et recueilli les messages gravés et les images diverses abandonnées ici par les détenus. Femmes nues et photos pornos, mais

Mathieu Pernot



aussi cartes géographiques de diverses parties du monde, œuvres d'art ou collection de montres dessinent en creux le portrait des anciens habitants des lieux.

Raphaël Dallaporta a, lui, photographié grâce à un savant dispositif de prise de vue automatisé, douze panoramas de la grotte Chauvet, dont l'accès est habituellement stric-

tement réservé aux scientifiques. Ses clichés recomposent les volumes de la caverne et exposent les antiques peintures rupestres, durant une projection de 50 minutes, accompagnée par une création musicale inédite de Marihiko Hara. Les deux installations se visitent avec un billet commun pour la somme raisonnable de 5 €. S.M.



Festival marionnettes

PYKA PUPPET

Jusqu'au 21 décembre à l'Atalante, 10 place Charles Dullin, theatre-latalante.com

Le Pyka puppet estival revient pour la quatrième année mais cette fois pour trois semaines et en décembre ! Le festival veut saluer la régénération de cet art des plus anciens et un art majeur du XXI^e siècle. Cinq pays représentent l'Europe : la Belgique, la Lituanie, la Finlande, le Royaume-uni et l'Ile-de-France. Parmi les 12 spectacles : *La mort ? Je n'y crois pas* ; *Victor, l'enfant sauvage* ; *Baby Macbeth* ; *Terres invisibles* ; *Circulation(s) marionnettique(s)* ; *Les Chaises*. Et aussi des ateliers, des rencontres et une table ronde. A.K.



DR

Musique

FESTIVAL NYOKOBOP

Jusqu'au 15 décembre au Hasard ludique, 128 avenue de Saint-Ouen, 09 81 98 67 55.

Ce festival célèbre l'ère d'une création musicale globalisée qui s'affranchit des étiquettes. L'occasion de questionner la notion de « musiques du monde » considérée comme « un fourre-tout bigarré ». Plus que quelques jours pour découvrir la richesse de la programmation, faite de musiques hybrides et métissées.

Sur les traces d'Erkin Koray et sous l'influence du rock allemand et des musiques soundtracks, Phoenician Drive proposera une musique transe hypnotique, prenant appui sur des grooves orientaux. Avec sa voix, puissante et rythmique, Pongo, la reine du Kuduro, revisite le genre avec une version métissée. Elle y mélange ses racines africaines avec bass music, dancehall et Tribal pop. S.C.I.



Expo-vente

JULIETTE B'ART

Jusqu'au 15 janvier, au Café qui parle, 25 rue Caulaincourt, vernissage entrée libre le jeudi 20 et le vendredi 21 décembre de 16h30 à 22h30.

Peintre, danseuse, poète, Juliette vous invite autour d'un verre, d'un brunch le week-end, un café, un dîner, au milieu de ses peintures et poésies sur le thème de *Rêves d'amour et poésies*, au pied de Montmartre, pas loin du Bateau Lavoir. C'est une rencontre particulière qui l'a relancée dans l'écriture et la poésie qui accompagne certains de ses tableaux.

Tableaux, livres objets, vidéo, danse et poésies seront au rendez-vous pour un moment de partage de lectures et de rencontres avec l'artiste lors du vernissage ou sur rendez-vous par mail à juliettebart@gmail.com A.K.

Musique

QUINZAINE DU CONSERVATOIRE DU 18^E

Du 6 au 20 décembre 2018. Programme complet : 01 71 28 76 90, conservatoire18@paris.fr.

Concerts, conférence, comédie musicale ou encore conte musical, la 8^e édition de la Quinzaine du Conservatoire Gustave Charpentier sera d'une grande richesse, autour du thème de la création et de la [re] création. Durant deux semaines, le conservatoire investira, lors des événements, six lieux culturels et patrimoniaux du 18^e. L'auditorium de l'hôpital Bretonneau accueillera le 6 décembre, *Brèves de comptoir* de Jean-Marie Gourio. Sur scène : des chanteurs, des comédiens, des musiciens vous offriront un moment récréatif

dans l'ambiance d'un café parisien. Le 12 décembre à l'église Saint-Bernard, les formations instrumentales et vocales du conservatoire seront réunies pour un spectacle surprenant. Au programme : un récit poétique de la Nativité, le chœur interprétera le *Bestiaire de Noël* de Thierry Machuel agrémenté de quelques arrangements de musique pop anglaise. Lors de la soirée de clôture de la Quinzaine à la mairie du 18^e, vous pourrez découvrir le conte musical *Arthur et Léon* adapté et composé par Guillaume Bernard. S.C.I.



Mathieu Samadet



DR

Théâtre

SUR UN AIR DE GUERRE 14-18

Jusqu'au 19 décembre, mercredi à 20 h, au Théâtre Pixel, 18 rue Championnet, theatrepixel.org

Ils s'écrivent. Depuis les tranchées, les hôpitaux, depuis l'arrière. De simples mots chargés de transporter la tendresse, le courage, la ferveur patriotique aussi. Trois comédiens relaient avec une sobriété prenante les paroles des soldats et celles des femmes qui attendent leur retour. Jules Borda et Serge Martinez racontent les combats, le « marmitage » incessant. Mais aussi l'attente du ravitaillement, l'ennui qui pèse sur le moral.

Sandrine Pockskai joue tour à tour l'épouse et la mère qui fait fi de son angoisse pour réconforter ceux qui sont au front.

M.L.



Maia Jannel

Danse

FESTIVAL FLIP FLAP

Du 4 au 22 décembre à l'Etoile du Nord, 16 rue Georgette Agutte, 01 42 26 47 47.

Ce festival de danse pour petits et grands fait appel à notre imaginaire : *Home* de Saïdo Lehlouh, avec la compagnie Black Sheep. Un voyage onirique, plein de poésie et de liberté, qui interroge sur la notion d'habitation. La chorégraphe Kirsten Debrock présentera sa première création *Droit.e dans mes bottes*. Un spectacle qui mêle la danse et la manipulation d'objets et évoque avec tendresse les étapes qui font grandir chaque enfant.

Enfin, *Entre chien et loup* de Christina Towle dévoilera une rencontre surréaliste entre ces animaux, à la fois semblables et distincts, mais acceptant chacun leurs différences.

S.Cl.

Noël à

La Maison d'Alep

Objets de Syrie



la boutique sera ouverte du
mercredi 12 au dimanche 23 décembre
de 12H à 19H

www.lamaisondalep.com

25, rue Ernestine - 75018 Paris - Tel 01 42 00 40 28
Métro Marcadet-Poissonnier ou Marx-Dormoy - Bus 60



Chrystel Capparos

Photos

TERRITOIRE(S) ET ÉGALITÉ(S)

Espace Canopy, du 7 au 23 décembre, 19 rue Pajol, espacecanopy.fr

Sept photographes explorent la question des territoires et de l'égalité. Chrystel Capparos raconte et essaie aussi d'imaginer le monde ; Antonio Domingues choisit la mémoire, l'introspection ; Baptiste Gamby rêve autour de l'intrusion de l'image dans notre quotidien. Frontières, déracinement, renaissance, pour Guillaume Lavit d'Hautefort. Politiquement engagé, Ymy Nigris est attaché à une esthétique symbolique. Pauline Sauveur mêle écriture, installations et photo pour questionner l'intimité, la relation au corps. Architecte, Christophe Vandon transforme l'espace pour imprimer sa présence. A.K.



Jeune public

CINÉ VACANCES

Louxor, 170 boulevard Magenta (10e)

Petit aperçu du programme proposé aux enfants et ados pendant les vacances de Noël. *Moonrise kingdom* de Wes Anderson : en Nouvelle-Angleterre, au cœur de l'été 1965, Suzy et Sam, douze ans, tombent amoureux et s'enfuient ensemble (2 déc. 10 h 45). Sept courts métrages transportent les plus petits dans des aventures joyeuses et poétiques dans *Contes sous la neige* (8 déc. 11 h). En avant-première : *Mirai, ma petite sœur*, de Mamoru Hosoda, séance précédée d'un petit-déjeuner en partenariat avec Bio c' bon (9 déc. 11 h). Michel Bussi et Eric Puybaret présentent *Azur et Asmar* de Michel Ocelot et dédicacent leur dernier livre : Les contes du réveil matin (16 déc. 10 h 45). A.K.

**Au cœur du 18^e,
un imprimeur près de chez vous !**



IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE
COULEUR & NOIR/BLANC - KAKÉMONO

IMPRIMERIE
Brochures, livrets, chemises, plaquettes, liasses, autocopiantes, têtes de lettre, affiches, etc.

IMPRESSION NUMÉRIQUE
Manuels techniques, dossiers de presse, lettres d'informations, manuels de formation, thèses, mémoires, etc.

PROMOPRINT imprimerie offset et numérique

79 rue Marcadet 75018 Paris • Tél : 01 53 41 62 00 • Fax : 01 53 41 62 02
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr

JEAN BEAUJOUAN, LE BANQUIER REPENTI

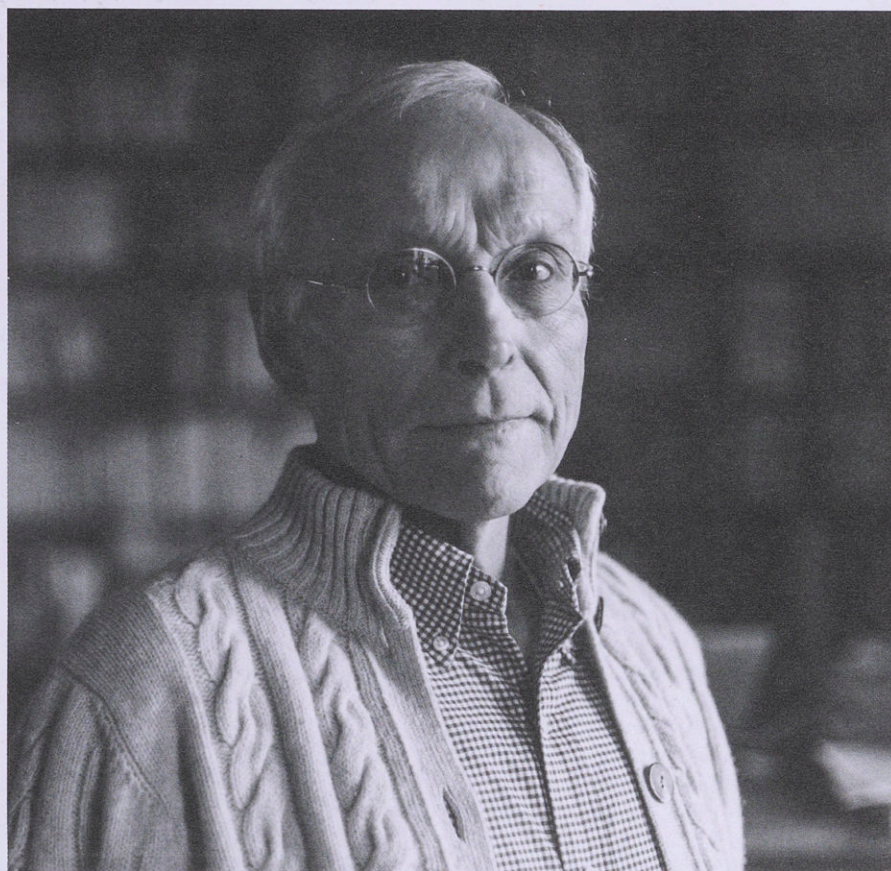
Fils d'agriculteur, il monte à Paris pour devenir banquier, s'installe aux Abbesses... mais ne découvre la face cachée de l'argent qu'à plus de 50 ans. Récit.

Jean Beaujouan aurait pu devenir agriculteur comme son père mais, « de la même manière qu'on éclaircit les betteraves », certains doivent partir. Né en 1943 dans un petit village du Loir-et-Cher, au sein d'une famille de six enfants, il est celui qui est parti. Son grand-père était maire et fondateur de la première coopérative agricole ainsi que de la première agence du Crédit agricole et des assurances mutuelles agricoles (aujourd'hui Groupama), dans les années 1900. Il avait entendu parler des « grandes écoles », Centrale et Polytechnique. Dans la famille, c'est évident : pour Jean, « ce sera agriculteur ou une grande école ». Un enseignant avisé encourage le jeune homme à tenter HEC. Banco : concours réussi, le voici à Paris pour trois ans d'études. Comme il le souligne, avec le sourire, il a choisi « de faire librement ce que [son] père voulait ».

Déracinement

HEC, c'est la découverte de la capitale et d'un milieu social très différent du sien. Des années difficiles où il est « comme une espèce de migrant ». Seul « paysan » parmi des « aristos », il vit douloureusement la « névrose de classe ». Mais HEC, c'est aussi la découverte du monde des grandes entreprises et surtout une, ancrée dans le milieu agricole, le Crédit agricole, à la jonction de sa formation et de son milieu d'origine. Embauché, il y passera 35 ans, dont trente-deux à Paris, à la Fédération nationale du Crédit agricole où, pendant les vingt dernières années, il sélectionne et forme les cadres dirigeants.

Jean s'inscrit également à l'université, à 35 ans. Il y suit des études de psychologie clinique et obtient une maîtrise ; au bureau, il devient ainsi « le psychologue de service » et aide les cadres à gérer leur carrière. Au même âge, lors d'un séminaire de développement personnel, on lui propose une consultation payante, très chère, sur le thème de l'argent. C'est une révélation. « Ça fait 13 ans que je travaille dans la banque mais jamais personne ne m'a parlé d'argent. Ce drôle de truc, ce produit, cet objet social et psychologique fascinant, qui induit des émotions et des sentiments assez exceptionnels. » À ce moment, Jean est « tombé dans une caverne d'Ali Baba, une matière à réflexion inépuisable » et découvre finalement « comment les gens sont enchaînés par l'argent. » Il commence à étudier la



Claire Gabry

question, fait des recherches, lit beaucoup. Les cinq mètres linéaires de sa bibliothèque consacrés au sujet en témoignent.

Fragilité financière

En 2001, Jean apprend l'existence de l'association Passerelle alors qu'il est déjà retraité. Cette structure a été créée six ans auparavant par la Caisse Nord-Est de son employeur, afin de jouer un rôle de médiation entre la banque et ses clients en difficulté financière. Pour lui, c'est une autre découverte, cette fois « sur le plan culturel » : il « rencontre des clients en grande fragilité financière, quelquefois maltraités par la banque ». À HEC et au cours de sa carrière au Crédit agricole, il a connu le « haut du pavé et les puissances d'argent », il rencontre maintenant les plus fragiles, les plus pauvres, et bénévolement, il entreprend d'aider les dirigeants de six caisses régionales à installer Passerelle dans leur région.

Jean-Claude, son ami de trente ans, déjeune avec lui une fois par mois, souvent chez Jean qui aime alors se mettre aux fourneaux. Il le décrit comme « bossueur, toujours à se soucier des autres ». Sans doute ce qui a conduit Jean Beaujouan à répondre en 2007 à une demande de l'association Crésus Alsace, créée en 1990 dans le sillage de la loi Neiertz¹ : il s'agit de créer la branche parisienne de l'initiative.

L'association a pour objet de « promouvoir la connaissance, le traitement et la prévention des phénomènes de surendettement, d'exclusion financière et bancaire, et de favoriser une pratique prudente et éclairée de l'argent ». Ses services sont entièrement gratuits. Jean « agglomère des bénévoles », se lance dans l'aventure et héberge l'association dans un local de fortune qui lui appartient, aux Abbesses,

pendant quelques années. Là, dans ce petit appartement, sous son égide, les bénévoles rencontrent les personnes endettées, leur proposent de participer à des groupes d'éducation budgétaire et bancaire, les accompagnent dans des programmes éducatifs individuels et les aident à « se sortir d'affaire lorsqu'elles sont harcelées par les agences de recouvrement ». Jean en est le président jusqu'en 2013 et y collabore toujours en animant des groupes de parole et de consultation sur l'argent. Depuis, Crésus Ile-de-France a grandi et déménagé mais assure toujours une permanence dans le 18^e arrondissement.

Oser parler argent

En 2016, fort de ses travaux, de ses réflexions et toujours dans le souci d'aider ceux et celles qui souhaitent clarifier leur relation à l'argent, Jean crée avec un ami, Dominique Delaunay, une nouvelle association, Osons parler argent, un espace de parole sur un sujet habituellement tabou. Ils animent tous les mois un café philo argent

(à Châtelet), ainsi que des groupes de paroles et de consultation. Réflexions que Jean propose d'approfondir lors d'un séminaire qu'il anime dans le 18^e, où il habite toujours, intitulé *Relation à l'argent et histoire de vie* tant il est vrai que l'argent, qu'on en ait trop ou pas assez, irrigue la vie de chacun et est « omniprésent dans nos vies professionnelle, amoureuse, familiale, sociale et intellectuelle ».

Jean a également contribué en 2006 à la publication de l'ouvrage *L'entrée dans la retraite, nouveau départ ou mort sociale*, sous la direction de Dominique Thierry. Pour lui, cette étape n'est que la continuité d'années consacrées à sa vie professionnelle et à

L'argent, cet objet social et psychologique fascinant, qui induit des émotions et des sentiments assez exceptionnels.

son engagement social et de désacralisation de l'argent. Toujours motivé par l'injustice sociale, il réfléchit à de nouveaux projets pour continuer d'en briser le tabou et aider ceux et celles pour qui c'est un problème quotidien. ● SYLVIE CHATELIN

1. La loi Neiertz du 31 décembre 1989 définit le surendettement et crée les commissions de surendettement qui décident - si besoin - d'aider le consommateur en le conseillant, en ré-échelonnant ses dettes, voire en annulant certaines si elles ont été contractées lorsqu'il était déjà en surendettement.

Permanence Crésus Ile-de-France dans le 18^e : Point d'accès au droit, 2 rue de Suez, 01 53 41 86 60, le jeudi de 14h à 17h.